

# Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

## SOMMAIRE.

L'Enseignement du Catéchisme . . . . .	197
Bibliographie . . . . .	200
Le Jubilé de D. Rua . . . . .	201
Trésor spirituel . . . . .	201
Quelques courts développements au Décret du 24 juillet 1907, déclarant Vénérable Dom Bosco . . . . .	202
La Clé du Bonheur ou l'Ascétisme chrétien . . . . .	207
La Bienheureuse Jeanne d'Arc . . . . .	209
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: République Argentine: <i>La Mission de Rio Gallegos, sur le territoire de Santa Cruz</i> . . . . .	212

CULTE DE NOTRE DAME AUXILIATRICE . . . . .	218
CHRONIQUE SALÉSIENNE: Turin: <i>La fête du Père de famille</i> - Catane (Sicile): <i>Etablissement S. François de Sales</i> - Cape-Town (Afrique du Sud) - Hawtorne (New-York): <i>Solennelle inauguration du « Columbus College »</i> - St Paul (Brésil) . . . . .	219
VARIÉTÉS: Quelques dates de l'Histoire de l'Eglise - Prenez garde à vos lectures - l'Evangile . . . . .	221
Vie du Serviteur de Dieu Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco . . . . .	222
Nécrologie: M. le Chanoine J. Daniel . . . . .	223
Coopérateurs défunts . . . . .	224

## L'Enseignement du Catéchisme

On a un jour défini le catéchisme: « la science la plus utile et la moins prisée, la plus nécessaire et la moins connue ». L'auteur de cette définition a-t-il exagéré? Il ne semble pas. Car s'il est vrai que l'instruction religieuse doit être la base et le couronnement de l'éducation chrétienne, il faut donc que le catéchisme soit la science non seulement la plus utile mais encore la plus nécessaire, puisqu'elle n'est rien autre chose que l'instruction religieuse mise à la portée des jeunes intelligences. Qu'elle soit la moins prisée et la moins connue, ceci n'est pas non plus sans un fondement de vérité: il est peu de fidèles, même de la classe instruite, qui connaissent à fond leur religion.

Le célèbre P. Ventura disait de son temps: « Le grand scandale de notre époque, c'est

l'ignorance de la science religieuse au milieu des progrès si incontestables des sciences naturelles. » Sans prétendre qu'un peu partout l'enseignement du catéchisme soit généralement déprécié et négligé, l'on peut bien dire, du moins qu'il n'a pas toujours la place d'honneur qui lui est due. Quel bonheur si nos cher Coopérateurs et Coopératrices, et par leur prière et par leur action personnelle, contribuaient quelque peu à la lui rendre partout.

L'enseignement du catéchisme, nous n'hésitons pas à l'affirmer, est le plus important et le plus nécessaire des apostolats. Nous pourrions encore ajouter, si notre cadre n'était pas si restreint, que c'est encore le plus efficace et le plus consolant.

La nécessité absolue où se trouvent tous les fidèles de croire et de pratiquer leur re-

ligion pour être sauvés, entraîne après elle une égale nécessité de la connaître. On n'adhère qu'à des vérités connues et dans la mesure qu'on les connaît. On n'observe une loi que si elle nous est connue et dans la mesure que la volonté s'y attache. Quand un jeune homme a acquis de solides convictions religieuses, il ne cède pas facilement à l'entraînement des passions. Il y a en lui une grande force de résistance, une droiture et une délicatesse de conscience qui lui crient hautement le devoir, des motifs de foi puissants qui commandent le bon vouloir. Et si, par malheur, ce jeune homme vient à céder au mal, les leçons reçues jadis, et si profondément gravées dans son cœur, lui reviendront à la mémoire aux jours d'apaisement et détermineront son retour à Dieu.

Or, il n'y a qu'une solide instruction religieuse qui opère de telles convictions. C'est l'œuvre du catéchisme. — De plus, on ne conçoit pas, en dehors de cette œuvre soigneusement accomplie, une bonne éducation chrétienne. Rien ne contribue autant que le catéchisme bien fait à inspirer la piété à la jeunesse.

Le catéchisme soigné, précisément parce qu'il s'adresse surtout au jeune âge, ouvert aux choses divines, lui parle le langage qu'il comprend et lui présente les vérités de façon à toucher son cœur tout en éclairant son esprit, est l'enseignement le plus apte à produire en lui ces impressions profondes et ces fortes convictions sans lesquelles il ne peut y avoir qu'une religion de convenance, une piété sentimentale, faite d'impressions et d'émotions passagères, qui s'évanouit au sortir de l'école ou du collège.

Pourquoi tant de catholiques sont-ils esclaves du respect humain? Pourquoi leur vie, surtout leur vie sociale et publique est-elle en désaccord avec leur foi? C'est d'ordinaire qu'ils manquent de doctrine. Ils ont des notions très inexactes et fort incomplètes sur les choses de la religion. C'est parfois une ignorance stupéfiante qui leur fait dire et accomplir des choses ineffables, inouïes. Beaucoup de ces hommes, pourtant, ont passé de longues années sur les bancs de l'école.

Aussi l'Église a toujours attaché une grande importance à l'œuvre des catéchismes comme au mode d'évangéliser le plus simple et le plus fructueux. Le Concile de Trente a porté un décret solennel enjoignant à tous les pasteurs de faire avec soin le catéchisme aux jours de dimanche et de fête. Un S. Augustin, un cardinal Bellarmin, un S. Charles Borromée, un S. François de Sales, un S. Ignace, un S. François Xavier, et combien d'autres célébrités dans l'Église, sans parler de notre Vénérable Père Dom Bosco! faisaient leurs délices de catéchiser. Toujours les bons prêtres l'ont considéré comme l'œuvre par excellence, le grand moyen d'apostolat. Léon XIII recommandait un jour aux curés de Rome de s'y appliquer plus que jamais. Méditons encore cette parole de Pie X dans sa première encyclique:

« Il n'échappe à personne, puisque l'homme a pour guide la raison et la liberté, que le principal moyen de rendre à Dieu son empire sur les âmes, c'est l'enseignement religieux. »

Des préjugés tendent à obscurcir cette lumière de la foi qui révèle à nos yeux la place éminente que doit occuper dans l'éducation l'enseignement du catéchisme... En certains milieux mondains — et où l'esprit du monde ne pénètre-t-il pas? — on estime le catéchisme comme une question *très secondaire*. On juge qu'il suffit d'en savoir juste assez pour faire sa première communion. Après cela, il y a tant de choses à apprendre autrement pratiques! L'enseignement religieux n'est-il pas hors de saison? On a toute la vie, se dit-on, pour s'instruire des choses de la foi. Que l'enfant profite bien de son collège, de son pensionnat, pour acquérir ce qui lui servira plus tard. Ce n'est pas le catéchisme qui le conduira à une position sociale!

Sous l'empire de ces préjugés, fruits de l'ignorance, sinon d'une coupable indifférence ou de la corruption du cœur, certains parents négligent et la première éducation de leurs enfants et celle qui suit la première communion. Quelle responsabilité pour ces parents! Au jour du jugement, Dieu ne leur demandera pas s'ils ont poussé leurs enfants dans le monde, mais bien s'ils leur ont

donné le pain de vie, la science du salut, la plus pratique des sciences, et sans laquelle toute position sociale ne sert de rien. C'est pour eux une première obligation de la religion et de la nature de jeter dans l'âme de leurs enfants la première semence de la parole divine. Ils ne peuvent pas se reposer entièrement sur le prêtre et surtout de nos jours sur l'école. Une bonne mère a soin d'inculquer à ses enfants la première connaissance de Dieu, de faire germer son amour et sa crainte dans leur cœur. Elle a soin encore de leur apprendre au moins la lettre du catéchisme dès qu'ils en sont capables. Une mère qui ne parle pas de Dieu à ses enfants, quelle marâtre! quel monstre!

Mais supposons maintenant la première communion faite, et bien faite. Jusque là on a donné beaucoup de temps au catéchisme. Faut-il se mettre en peine de continuer à l'enfant un enseignement auquel la prédication des églises supplée, semble-t-il abondamment, sans compter les lectures qu'il, pourra faire? N'a-t-il pas d'ailleurs acquis l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour vivre en bon chrétien? Il n'en manque pas qui n'ont pas appris davantage et qui sont des chrétiens modèles. Et puis, compte-t-on pour rien la bonne éducation reçue dans la famille et les bons exemples qu'il a sous les yeux? Vive la foi du charbonnier! C'est la meilleure, parce qu'elle est simple et ne se mêle pas de tant en savoir sur la religion.

Voilà ce que beaucoup de gens pensent, si peu le disent. Voyons la fausseté de ces jugements. De vrai, il ne pèse pas beaucoup le petit bagage d'instruction religieuse d'un enfant de dix à douze ans. C'est assurément dépasser toute mesure que de dire que cela est suffisant à l'homme de demain. Cet enfant a l'essentiel, dit-on.

C'est-à-dire qu'il a ce qui lui suffit pour le présent, mais l'avenir? Cet enfant grandira. S'il ne continue pas à s'instruire, que lui restera-t-il à quinze ans, vingt ans, à l'âge mûr. Quelles seront ses convictions, ses principes, sa règle de conduite, sa piété? Quelles armes aura-t-il pour se défendre contre les ennemis de son salut?

La prédication des églises suffira-t-elle à combler les lacunes de son instruction religieuse? D'ordinaire, non. Supposons que cet enfant, ce jeune homme aille à l'église tous les dimanches — ce dont il est permis de douter — le sermon ne l'intéressera guère, soit que son esprit ne soit pas préparé à recevoir l'enseignement de la chaire, soit qu'il n'aura aucun goût pour une parole qui ne s'adresse pas à lui, soit enfin parce qu'il en sera distrait par ses passions naissantes. Ce ne sont pas davantage ses lectures qui le rendront maître de ses passions.

On dira: d'autres n'ont pas reçu davantage et sont devenus malgré tout des chrétiens exemplaires... Cela se peut fort bien pour plus d'une raison, s'ils n'ont pu recevoir davantage. Dieu ne demande pas l'impossible. Sa grâce toute miséricordieuse supplée sans doute chez les hommes de bonne volonté à ce qui leur a manqué du côté de l'éducation chrétienne. Mais il n'en reste pas moins vrai que la voie ordinaire, pour bien croire et bien vivre, consiste à connaître sa religion. Et ce travail de formation exige beaucoup de temps, d'application et de soins de la part de celui qui enseigne comme de celui qui est enseigné. Il y aurait fort mauvaise grâce à pallier sa paresse et sa coupable indifférence en invoquant la foi du charbonnier. Ce charbonnier-là savait bien son catéchisme, assez pour sa condition. Toutes les conditions n'ont pas les mêmes exigences à cet égard. Ainsi, ceux-là doivent recevoir une instruction religieuse plus solide qui sont plus exposés aux dangers ou sont destinés à exercer une plus grande influence sociale. Quel malheur donc si maîtres et maîtresses n'apportaient pas à cet apostolat le zèle, le dévouement, la science et la piété qu'une tâche aussi importante exige d'eux, si par exemple, ils ne savaient pas inspirer à leurs élèves l'amour de la doctrine catholique. Hélas, en ces tristes jours, surtout en France le nombre des maîtres et des maîtresses qui comprennent bien leur devoir et l'accomplissent en conscience est des plus restreint. Et encore à quelles vexations ne sont-ils pas en butte?

Il faut donc des catéchistes et de bons catéchistes, dignes imitateurs du divin Sauveur qui, pendant la plus grande partie de sa vie, a évangélisé les enfants et les ignorants. « O tout aimable et débonnaire Jésus — s'écriait l'illustre Gerson, — qui donc désormais croira s'abaisser en se faisant petit avec les enfants? »

Bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, écoutez ce que disait Dom Bosco lorsqu'il instituait l'Association providentielle des Coopérateurs.

« Les Coopérateurs sont unis à la Pieuse Société Salésienne, mais leur but premier, c'est de travailler dans les diocèses et les paroisses sous la direction des pasteurs et pour leur venir en aide ». Et son digne successeur, D. Rua remerciant en 1905 un certain nombre de Coopérateurs, qui s'étaient réunis pour lui offrir leurs souhaits de fête, leur disait : « Le Catéchisme! Voilà le grand besoin de nos jours. Oh! lisez, faites lire, faites apprendre ce petit livre où l'on trouve la solution de toutes les questions, et vous serez heureux ici-bas et pendant l'éternité.... »

Soyez donc avant toute autre chose des catéchistes. La race des bons catéchistes, voilà les vrais artisans de la prospérité de l'Eglise, les meilleurs gardiens de la foi d'un peuple, les plus solides appuis de la religion; car ils font des générations fortes, des chrétiens pratiquants, à la piété vraie et capables de défendre leur foi attaquée.

---

## Bibliographie.

### Livres gracieusement cédés à notre Direction.

ÉTUDES. — 5 juin 1909: La Primauté de Saint Pierre dans le Nouveau Testament, *Yves de la Brière* — Premières impressions catholiques de Saint Augustin, *Luis de Mondadon* — En Amérique latine — Le Brésil, Rio de Janeiro, *Joseph Burnichon* — Féminisme et féminisme, *Pierre Suau* — Dante Alighieri, *Louis Chervoillot* — Les annotations de M. Gazier — *Pierre Bliard* — Bulletin des Missions, *Alexandre Brou* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 juin 1909: La Primauté de Saint Pierre dans le Nouveau Testament, *Yves de la Brière* — De Hamid à Mahomet V — Notes de Constantinople, \*\*\* — À propos d'une Circulaire — Notes sur l'enseignement du français, *Un professeur de première* — Autour de la question religieuse, *Lucieu Roure* — La découverte des odes de Salomon, *Louis Mariès* — Des bords du Nil aux rives de la Moselle, *Louis des Brandes* — Bulletin de théologie morale — Éducation de la pureté, *Pierre Castillon* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine — Table du tome 119.

La bienheureuse *Jeanne d'Arc*, son vrai caractère, par **MARIUS SEPET**. — In-12. Prix: 0 fr. 50. Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-6<sup>e</sup>.

Bien connu par ses précédents écrits sur *Jeanne d'Arc*, M. Marius Sepet a pensé que la béatification de l'héroïque vierge était une occasion opportune pour faire ressortir les deux traits essentiels de sa physionomie: sa réalité vivante et son caractère surnaturel. L'esprit dont il s'inspire est chrétien et patriotique, et correspond, avec l'impartialité d'une juste indépendance, aux sentiments de tous les bons Français.

*Histoire sanglante de l'Humanité*, par **FERNAND NICOLAY**, avocat à la Cour de Paris. Un volume in-12. Prix: 2 francs. Librairie Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-6<sup>e</sup>.

Cet ouvrage de l'éminent écrivain qu'est M. Nicolay présente un intérêt dramatique des plus intenses. C'est bien l'*histoire sanglante* de l'humanité: supplices capitaux, sacrifices humains, suicide, infanticide chinois, échange du sang, cannibalisme, armes de guerre, etc.

Un curieux chapitre est consacré aux pénalités non sanglantes, c'est-à-dire aux peines ecclésiastiques: l'interdit, *l'excommunication*, etc.

On le lit d'un trait; et on le garde pour le relire, car on sait qu'on peut y puiser comme dans une mine féconde pour se documenter à l'occasion.

*Lamennais à La Chênaie*, Supérieur général de la Congrégation de Saint-Pierre (1818-1833), par **Ad. ROUSSEL**, professeur à l'Université de Fribourg. Un vol. in-12. Prix: 2 francs. (P. Téqui, éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-6<sup>e</sup>.)

L'auteur de cette publication envisage Lamennais sous le triple rapport du Père, de l'Apôtre et du Moraliste. Il nous montre le solitaire de la Chênaie, entourant ses jennés disciples d'une sollicitude vraiment paternelle, et, apôtre, les préparant au rôle d'apôtres, dans une série d'instructions destinées à éclairer leurs âmes et les animer d'un zèle à toute épreuve. Le moraliste nous apparaît dans ces pensées disséminées de côté et d'autre, et ses conseils prodigués aux personnes de tout rang, de toute classe qui réclamaient sa direction.

La période embrassée par cette publication comprend cinq années, les plus glorieuses et les plus fécondes du prêtre breton; ce sont celles où il exerça, en même temps que les fonctions de maître des novices, la charge de supérieur général d'une nouvelle congrégation, baptisée du nom de Saint-Pierre, au sein même de l'Eglise gallicane qu'elle allait combattre et à qui elle allait porter des coups décisifs. Deux appendices du plus grand intérêt terminent l'ouvrage et achèvent de lui donner une importance que le public ne manquera pas d'apprécier.

## Le Jubilé de N. S. Ruas

L'annonce du prochain Jubilé Sacerdotal du Successeur de Dom Bosco a produit un grand enthousiasme dans tous nos Etablissements et parmi les Coopérateurs Salésiens.

A Turin, un groupe d'éminents personnages ecclésiastiques et laïques s'est constitué en Comité dans le but de régler définitivement les fêtes qui auront lieu à cette occasion et qui seront annoncées en temps utile à tous les Coopérateurs.

Déjà ici, à l'Oratoire, tandis qu'une Commission spéciale recherche le meilleur moyen pour commémorer dans toutes nos Maisons cette date solennelle, nos bons apprentis typographes consacrent tous leurs soins et leur diligence à l'impression d'un nouveau Missel Romain, et ils tiennent à ce que le premier exemplaire de cette belle édition serve à la Messe Jubilaire de notre bien-aimé Père.

Les Filles de Marie Auxiliatrice, ainsi qu'on le peut constater d'une circulaire de leur Révérende Supérieure générale, s'associent à notre joie, en tenant à Turin une Exposition d'enseignement didactique et de travaux féminins, à laquelle seront conviés tous les Etablissements des Sœurs de cet Ordre.

Une maison d'Intra, d'accord avec les Confrères Salésiens de cette ville, publiera, en couleurs, à l'huile inaltérable et sur toile, un grand portrait artistique du vénéré Jubilaire, et ce tableau fera ainsi pendant à celui de Dom Bosco, dû également au pinceau d'un Intrais, le peintre Rollini.

A Naples, tout au sommet de la colline du Vomero, aura lieu à l'occasion de ce beau Jubilé, l'inauguration du magnifique temple construit en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

A Bethléem, les chers orphelins, pleins de reconnaissance filiale pour le Successeur de D. Bosco qu'ils eurent le bonheur de posséder l'an dernier pendant plusieurs semaines au milieu d'eux, « ne pouvant témoigner d'une

façon visible leur affection, étant donnée leur pauvreté, redoubleront de prières près de la crèche de l'Enfant Jésus pour la conservation de leur bien-aimé Père ».....

Nous nous réservons de revenir sur ce sujet, car il est facile à tous de comprendre combien nous avons à cœur de donner à Dom Rua un solennel témoignage de la profonde vénération et de l'intense amour que nous nourrissons pour lui. En attendant, nous nous permettons d'adresser cette prière à tous nos lecteurs.

Le 9 juillet dernier, le vénéré Successeur de D. Bosco accomplissait sa soixante deuxième année, et il n'est que trop vrai que le bon Père ressent le poids des ans... Que notre Dame Auxiliatrice lui donne forces et santé afin qu'il puisse célébrer avec nous ses Noces d'or sacerdotales et demeurer encore de longues années sur cette terre pour notre édification et le plus grand bien de toutes les Œuvres Salésiennes! Nous recommandons à nos chers lecteurs de prier à cette intention.



## Trésor Spirituel.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communié, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE :

chaque mois :

- 1) un jour dans le mois, à leur choix ;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort* ;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1<sup>er</sup> août au 1<sup>er</sup> septembre :

- 6 août : Transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ.  
15 août : Solennité de l'Assomption de la T. S. Vierge.  
16 août : Fête de S. Roch.  
29 août : Fête du Saint Cœur de Marie.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

# Le Système éducatif de D. Bosco

## § III. — Moyens spéciaux.

### Les billets.

Non content des maximes qu'il suggérait confidentiellement par la parole, il les écrivait aussi sur de petits billets qu'il faisait parvenir aux enfants en de multiples circonstances toujours opportunes. Par exemple: En tout ce que tu fais, dis et penses, fais en sorte que tout soit pour le bien de ton âme. — Souffre volontiers quelque chose pour ce Dieu qui a tant souffert pour toi! — Dans les fatigues et les souffrances, n'oublions jamais qu'une grande récompense nous est préparée dans le ciel. — Je veux que nous nous aidions réciproquement à sauver notre âme. — Qui n'est pas obéissant sera privé de toute vertu. — Qui fait son chemin avec les bons ira avec eux dans le paradis. — A l'heure de la mort, vous regretterez d'avoir perdu tant de temps, sans aucun profit pour votre âme. — Que t'a donc fait le Seigneur, que tu le traites si mal. — Sois toujours prêt. Celui qui aujourd'hui n'est pas préparé à bien mourir court grand risque de mourir mal. Garde tes yeux, surveilles bien, les réservant pour contempler un jour le visage de la Très Sainte Vierge dans le paradis.

Que de fois il écrivit un billet particulier à chacun de ceux qui se trouvaient dans l'établissement, alors que leur nombre était tout près d'un millier!

### Correspondance épistolaire.

Les simples billets ne lui suffisaient pas, et à de certaines occasions de l'année il avait l'habitude d'écrire même à ses enfants de très belles lettres; il le faisait généralement en latin pour les jeunes clercs, y glissant des textes du Saint Évangile, des Saints Pères et de l'Imitation de Jésus-Christ. Comme il allait tous les ans au Sanctuaire de S. Ignace, près Lanzo, pour y donner les exercices spirituels, et malgré qu'il y fut très occupé à entendre les confessions, il trouvait cependant encore du temps pour écrire de nombreuses lettres à ceux de l'Oratoire. « J'en conserve plusieurs, nous confirmait un pieux et savant ecclésiastique, ancien élève, et je puis attester que les pensées qui y étaient renfermées et que D. Bosco nous exprimait de loin, me parvenaient toujours aussi

opportunes pour les besoins de mon âme que si elles m'avaient été suggérées par lui présent ».

### Les billets des bonnes résolutions.

Mais les lettres que lui écrivaient ses enfants firent découvrir à D. Bosco un nouveau moyen de rendre encore plus sûre leur persévérance dans la vertu, de là l'origine des *billets* que, en certaines occasions particulières, il réclamait d'eux comme un père qui pour sa norme et pour leur bien désirait recevoir leurs confidences. Celui qui consentait à écrire un de ces billets, y inscrivait sa résolution de pratiquer une vertu spéciale ou de fuir un défaut, un vice dans lequel il avait l'habitude de tomber. Il n'y avait cependant aucune obligation d'écrire de tels billets, et si D. Bosco en donnait le conseil, il n'importunait pas celui qui pensait différemment, mais il laissait la liberté à tous, promettant toujours le secret le plus absolu sur ces billets. Et un grand nombre d'enfants inscrivaient en toute sincérité leurs résolutions. Ces feuilles dûment cachetées étaient remises à D. Bosco lui-même qui les lisait puis à de certaines moments rappelait en particulier à chacun des correspondants ses propres résolutions; il les exhortait à les maintenir et les reprenait doucement s'ils y manquaient.

Qui ne reste ému devant cette intime et si pieuse industrie, en s'imaginant la circonstance où ces bons élèves, la plume à la main et ce feuillet devant eux, écrivaient ces lignes par lesquelles ils fixaient, ainsi que nous devons l'espérer, leur sort pour l'éternité! Ah! que le Seigneur vous bénisse, jeunes enfants, et qu'un jour il vous présente à titre de gloire ces précieux billets!

Il ne faut pas taire ici que D. Bosco en conserva avec un soin jaloux, les plus importants qui pouvaient lui être utiles pour l'avenir. Que de fois un jeune homme ne se rappelant plus les promesses faites au Seigneur, et glissant vers le mal, se voyait représenter ce pauvre petit billet qui lui reprochait doucement son infidélité!... Que d'autres fois, certains qui depuis longtemps étaient rentrés chez eux, se voyaient, au moment où ils s'y attendaient le moins, alors qu'ils ne pensaient déjà plus à l'Oratoire, pendant qu'ils vauaient à leurs affaires, ou qu'ils se laissaient aller à la dissipation ou peut-être tandis qu'ils menaient une vie libertine, se voyaient, dis-je, apporter par la poste ce billet

(1) Voir *Bulletin* de juin 1909.

si éloquent, souvenir des années de grâce et incitation à retourner sur la bonne voie!

#### Les Compagnies ou Associations.

Parfait éducateur, D. Bosco cherchait à infuser dans les enfants non pas un léger enthousiasme, mais la persuasion d'être vraiment bons, et il tendait continuellement à cela par la parole et par l'exemple. Les Compagnies de la T. S. Vierge, de S. Louis, de S. Joseph, du T. S. Sacrement, du Petit Clergé, et d'autres semblables, toutes instituées par lui, étaient autant d'écoles de la vertu, du bon exemple entraînant et pour ainsi dire, infaillible. Nous nous réservons d'en parler plus au long plus loin. D. Bosco, dans les diverses réunions de ces Compagnies, donnait un mot d'ordre à ceux qui étaient bien disposés et vraiment généreux, et la grande masse de ses enfants venait peu à peu et sans même s'en apercevoir, à s'imprégner de ce bon esprit.....

#### Le petit mot du soir.

L'on peut dire que ce court entretien de chaque soir fut la clef maîtresse de l'édifice moral de l'Oratoire. C'étaient peu de paroles, une seule idée mais toujours exposée à propos et si clairement que les enfants en restaient profondément saisis. D. Bosco ne céda pas à d'autres ce qu'il regardait son devoir, à moins qu'il ne fut absolument empêché.

« Lorsque, dit le Théologien Ballezio parlant des premiers temps de l'Oratoire, lorsque la classe du soir de musique instrumentale et vocale pour les uns, de grammaire et d'arithmétique pour les autres, était terminée, nous nous réunissions, au son de la cloche, pour la prière. Cher et indicible moment: mon cœur se réjouit encore à ce souvenir! On entonne un cantique et trois cents enfants répondent par un chœur imposant que les habitants de la ville entendent de loin. Tous alors se mettent à prier avec Dom Bosco au milieu d'eux, agenouillés sur les pierres de la cour ou dans le parloir ou sous les portiques. Oh! comme à cet instant l'aspect de D. Bosco était vraiment beau! Quelle piété! Une fois la prière finie, le bon Père aidé par les plus voisins, montait lentement sur la petite tribune, et à le voir apparaître avec son regard, si paternellement aimable et souriant qui se portait sur nous tous, on sentait dans cette grande famille un doux murmure, un long soupir de satisfaction et de contentement. Puis un grand silence se faisait, les yeux, les regards de tous restaient fixés sur lui..... »

C'est à ce moment que les enfants qui avaient trouvé quelque objet le lui présentaient; il les annonçait et leurs propriétaires s'empressaient de venir les réclamer. Il se mettait alors à parler; il semblait dire clairement: — Tout ce que je

fais, comme ce que je dis ne sont que des moyens que j'ai adoptés pour réussir à vous sauver pour l'éternité entière, et tout ce que j'endurerai de fatigues et de souffrances sera pour le bien de vos âmes. O mes chers enfants, écoutez les préceptes du père, et faites cela pour être sauvés (1).

Sa parole était d'une variété surprenante; elle ne causait jamais d'ennui ou de dégoût. Puisant dans la Bible, l'Histoire Ecclésiastique et beaucoup de vies profanes des peuples anciens et modernes, dans les vies des saints, des philosophes, des artistes célèbres, dans les œuvres du *Magister Sententiarum*, Jean Gerson, l'illustre chancelier de l'Université de Paris, dans les Bollandistes et dans un grand nombre d'auteurs, il avait recueilli un trésor inépuisable de faits et de sentences qu'il développait admirablement toutes les fois qu'ils pouvaient lui servir pour l'instruction de ses enfants. Il racontait encore des événements contemporains particuliers ou publics, les accompagnant d'une réflexion adaptée aux besoins et à l'éducation des élèves, ou bien il donnait des ordres pour le lendemain, recommandait quelque œuvre de piété ou faisait l'éloge de quelque bienfaiteur décédé. Oh! comme le sentiment de la reconnaissance était profondément enraciné dans le cœur de D. Bosco! Et chaque soir le petit mot se terminait invariablement par ce souhait: *Bonne nuit!* que les enfants échangeaient contre un général, bruyant mais bien cordial: *Merci!*

Lorsqu'il descendait de la petite tribune, tous se serraient autour de lui, désireux d'entendre encore un mot confidentiel. Et lui les contentait avec grand calme et infinie bonté.

Et le souhait de D. Bosco les accompagnait, car la bonne nuit était préparée par ses paroles, et accompagnée de ses conseils et de ses prescriptions. Tandis que les enfants pénétraient dans les dortoirs et se mettaient au lit, un d'entre eux lisait pendant environ dix minutes quelques pages d'un auteur spirituel et terminait par un: *Tu autem, Domine, miserere nobis*, auquel presque tous répondaient: *Deo gratias*, je dis, presque tous, car le sommeil en avait déjà gagné plusieurs.

\*  
\* \*

Disons en terminant que D. Bosco gouvernait l'Oratoire avec la sainte crainte de Dieu, avec l'affection et avec l'édification du bon exemple. Quelqu'un sera peut-être tenté d'appeler ce gouvernement théocratique? Non — dit le théologien Ballezio, que nous avons cité à plusieurs reprises — nous l'appelons le gouvernement de la persuasion et de l'amour, le plus digne de l'homme. Et il est impossible de dire combien furent admirables les effets de ce régime! Les centaines d'enfants étudiants et apprentis accomplis-

(1) Ecclésiastique III.

saient avec ardeur et exactitude leurs devoirs. Et un grand nombre d'entre eux n'étaient pas seulement bons, mais très bons, mais de vrais modèles de piété, de travail, de douceur, de mortification, des guides aimables, des exemples resplendissants et très efficaces. Il s'y trouvait des enfants qui n'auraient pas voulu commettre pour tout le monde un seul péché véniel volontaire, des enfants possédant une dévotion si solide et si tendre qu'elle était véritablement extraordinaire. Comme il était beau de les voir à l'église, ravis comme en une extase bienheureuse, céleste! Et que de fois d'éminents personnages de la ville conduisirent leurs enfants à l'Oratoire pour se mirer dans les enfants du peuple, devenus, presque à leur insu, nobles, grands par leur piété! Ils étaient, ceux-là, bien chers à D. Bosco, et remplis de son esprit ils l'aidaient puissamment et ils avaient sur leurs camarades une immense et salutaire influence. On voyait dans l'Oratoire ces douces et belles vertus de l'innocence, de la simplicité, de la charité, du bonheur chrétien..... Et ce que l'homme profane serait tenté d'appeler légende est une très véridique histoire ..... » (1).

#### IV.

##### Mémorable exemple

##### de l'efficacité du système préventif.

**L**e Gouvernement Piémontais avait ouvert, dans le courant de mars 1845 et tout au sud de Turin, une maison de correction destinée à recevoir les orphelins mineurs ou les enfants que les parents se voyaient contraints d'y placer à cause de leur indocilité, ou encore ceux qui étaient condamnés par un jugement à la suite de délits plus ou moins graves. On avait donné le nom de *La Generala* à cet Établissement. Dom Bosco, tant que les règlements des prisons et ses occupations le lui permirent, obtint de pouvoir se rendre de temps en temps chaque mois au milieu de ces petits malheureux bien dignes de la plus haute compassion. Muni de l'autorisation du Directeur des prisons, il apprenait le catéchisme aux jeunes détenus, leur adressait quelques instructions, les confessait et souvent il s'entretenait avec eux avec la même affabilité qu'il employait avec ses enfants de l'Oratoire. Il n'est pas besoin de dire que les jeunes prisonniers, en se voyant traités si affectueu-

sement, regardaient Dom Bosco comme un père et lui donnaient en toutes les circonstances les plus sincères marques d'estime et d'affection. Pour ne pas le décourager ou lui faire de la peine, ils s'efforçaient, autant qu'ils le croyaient, de mener une conduite irrépréhensible; une fois même ils accomplirent pour ainsi dire un miracle et donnèrent une preuve évidente, palpable, du pouvoir qu'exerce le système préventif pour adoucir les caractères, même les plus obstinés et les plus rebelles. Le fait a déjà été publié par différents auteurs parmi lesquels nous nous plaisons à citer M. le chanoine Mendre, le docteur Ch. d'Espiney et le Comte Ch. Conestabile.

C'était en 1855, peu de temps après Pâques; D. Bosco avait prêché à ces jeunes gens une Retraite dont les fruits furent féconds pour leurs âmes. Sa douceur et la charité de son cœur lui avaient gagné même les plus mauvais parmi les mauvais, et il avait réussi à les faire tous s'approcher des Sacraments, à l'exception d'un seul. Il avait reconnu dans ses auditeurs, dans ses pénitents, une véritable conversion au bien, et en même temps une affection profonde et une sympathie reconnaissante pour sa personne. Le bon prêtre en fut très ému et il résolut d'obtenir pour eux quelque adoucissement à leur incarcération. Sa première pensée fut de leur faire faire une promenade; il était en effet persuadé qu'à leur âge la privation de la liberté et du mouvement était la plus dure et la plus insupportable des punitions. Une bonne course à travers champs, une journée passée en plein air: voilà qui ne pouvait manquer d'être joyeusement accueilli.

Dom Bosco se rend donc trouver le directeur de la prison. — Je viens, lui dit-il, vous faire une proposition et je pense que vous voudrez bien me donner satisfaction? — Monsieur l'abbé, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous être agréable, répondit le directeur, car nous reconnaissons tous ici combien votre influence sur les détenus nous est d'un grand secours.

D. Bosco se met alors à lui exposer sa requête avec une grande simplicité, et comme la chose du monde la plus naturelle.

— Eh bien! monsieur le directeur, il s'agit de vos petits pensionnaires; leur conduite exemplaire depuis un certain temps ne donne lieu à aucune plainte contre eux; je vous demande donc de les laisser tous jouir d'une journée de sortie. Je les conduirai faire une promenade à pied jusqu'à Stupinigi. On partirait de bon matin et on rentrerait à la nuit; j'en aurais le plus grand soin, et cette promenade leur fera du bien et pour le corps et pour l'âme.

A cette proposition hétéroclite, le directeur bondit de surprise: — Mais, monsieur l'abbé, s'écrie-t-il, vous ne parlez pas sérieusement!

(1) Au nom même des lecteurs, nous tenons à remercier publiquement le vénéré écrivain des *Souvenirs biographiques de Dom J. Bosco*, Dom J. B. Lemoine qui nous a permis avec tant de bienveillance, d'extraire et de traduire ces intéressantes pages de son VI<sup>e</sup> volume où il consacre près de cent pages à faire mieux connaître les saintes industries de D. Bosco éducateur.



— C'est très sérieusement que je vous parle, reprend D. Bosco, et je vous supplie de prendre ma demande en considération.

— Mais, monsieur l'abbé, pensez-vous donc que les soldats du Roi et les gardiens n'aient pas d'autre besogne que celle d'aller promener de tels garnements, et ignorez-vous que je suis responsable de toute évasion?

— Qui vous parle de soldats et de gardiens, monsieur le directeur? Je me charge de tout. Il n'y aura aucune évasion, et je m'engage à vous ramener fidèlement les enfants que vous aurez bien voulu me confier.

La discussion fut longue: D. Bosco insistait; le directeur se retranchait derrière l'inflexibilité du règlement. Enfin, comme il ne pouvait et ne voulait pas prendre sur soi une telle responsabilité, il consentit à en entretenir le Ministre.

En attendant, D. Bosco se rendait près du Chevalier Farcito di Vinea, à cette époque Préfet de la Province et chargé de donner l'autorisation. Mais l'Intendant-Général, mis au courant de la demande, refusa net d'y donner suite.

Le directeur de la prison maintenait toutefois la parole qu'il avait donnée et présentait au Ministre la singulière requête de D. Bosco. Le Ministre était alors Urbain Rattazzi, qui, s'il manquait de quelques qualités était cependant un homme de beaucoup d'esprit. Il réfléchit quelques instants sur l'étrange proposition qu'on lui soumettait de la part de D. Bosco, puis il fit savoir à celui-ci qu'il désirait le voir.

D. Bosco se présenta donc au Ministre avec cet air de simplicité et de franchise qui lui était si naturel et qu'il gardait continuellement même en présence des plus hauts personnages. Le Ministre de la Justice le reçut avec les marques de la plus exquise affabilité.

— Je consens bien volontiers et même avec plaisir, monsieur l'abbé, à vous accorder l'autorisation que l'on m'a demandée de votre part l'autre jour. Vous pourrez donc réaliser votre projet de promenade, et celle-ci fera, j'en suis sûr, un grand bien à ces jeunes prisonniers tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Je donnerai tous les ordres nécessaires; des gendarmes habillés en civil vous suivront de loin afin de vous aider, en cas de besoin, à maintenir l'ordre, et pour faire usage de la force si le soir quelques récalcitrants refusaient de réintégrer leur cellule.

Le Ministre avait articulé ces mots d'une façon très ferme et il comptait bien ainsi avoir satisfait tous les désirs de Dom Bosco. Mais celui-ci qu'avait souri en entendant parler des gendarmes, lui dit avec une grande douceur:

— Excellence, je vous suis très reconnaissant

de votre amabilité, mais je n'exécuterai mon projet qu'à une condition. Permettez-moi d'être seul avec mes jeunes gens, et donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'enverrez pas la force publique derrière nous. Je prends tout sur moi et Votre Excellence pourra m'arrêter et me mettre en prison s'il survient le moindre désordre.

Le Ministre était stupéfait.

— Mais, dit-il, vous n'y pensez pas: le soir, vous n'aurez plus un seul de ces petits chenapans à vous suivre?

— Vous n'avez pas confiance en moi! répondit D. Bosco; et son maintien indiquait clairement qu'il ne céderait pas.

C'est à prendre ou à laisser, semblait-il dire. Rattazzi de son côté était curieux de tenter cet essai, et puis il pensait: Dans le cas ou quelque détenu serait assez audacieux pour prendre la fuite, il ne serait pas difficile aux gendarmes de le reprendre sous peu de jours et de le reconduire en prison. — Enfin, ce prêtre lui inspirait une grande confiance.

Il accorda donc à D. Bosco l'autorisation d'agir comme bon lui semblerait.

D. Bosco ne tarda pas à retourner à *La Generala* pour disposer les trois cents prisonniers à profiter dignement de la faveur toute spéciale qui leur était accordée. La veille de ce jour mémorable, il les réunit tous le soir et leur tint à peu près ce langage:

— Mes chers amis, leur dit-il, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous fera grand plaisir à tous. Comme récompense de la bienveillance que vous m'avez montrée jusqu'ici, ainsi que de la bonne conduite que vous menez depuis quelque temps; en récompense surtout de votre correspondance à mes pauvres fatigues durant cette dernière Retraite, je suis allé près de monsieur l'Intendant Général, je me suis même rendu chez monsieur le Ministre et j'ai pu obtenir l'autorisation de vous conduire demain en promenade jusqu'à Stupinigi.

En entendant ces mots, les pauvres enfants poussèrent un cri formidable d'étonnement et de joie qu'il est impossible de décrire. Le silence s'étant fait peu à peu, D. Bosco continua:

— Vous comprenez bien combien grande est cette faveur; c'est un événement non seulement rare mais unique, car je ne sache pas qu'il soit jamais arrivé ici.

— Vive le Ministre! Vive D. Bosco! crièrent à l'unisson les jeunes détenus qui ne pouvaient contenir leur enthousiasme.

— Oui, vive le Ministre, poursuivit D. Bosco, mais maintenant, mes chers amis, écoutez-moi bien, car c'est de la plus haute importance. J'ai engagé ma parole que tous, du premier au der-

nier, vous vous comporteriez si bien qu'il n'y aurait besoin ni de gardiens ni de gendarmes autour de vous; j'ai engagé ma parole que du premier au dernier, il n'y aura personne à manquer à l'appel lorsque nous rentrerons demain soir. Puis-je compter sur vous et être tranquille? Puis-je être certain qu'aucun de vous ne cherchera à s'enfuir?

— Oui, oui! crièrent-ils ensemble, vous pouvez être tranquille; nous nous tiendrons bien, nous nous nous tiendrons bien.

Et un des plus grands ajouta: — Mille bombes, si jamais quelqu'un avait l'idée de s'enfuir, et la mettait à exécution, je me lancerais à sa poursuite et je l'écartèlerais comme un poulet. — Et moi, s'écria un autre non moins violent, j'écraserais avec une grosse pierre la tête de quiconque vous causerait la moindre contrariété. — Le misérable qui déshonorerait notre partie ne reviendrait certes pas vivant à la maison, cria à son tour un jeune détenu taillé comme un hercule.

— Assez, assez, dit D. Bosco; cette manière de parler n'est pas convenable et me fait de la peine. J'ai pleine confiance en vous tous; je sais que m'aimez bien et que vous ne me causerez pas d'ennuis. Mais je tiens à le déclarer, sachez bien et rappelez-vous que demain toute la ville de Turin aura les yeux sur nous. Si jamais quelqu'un se conduisait mal, tous les autres en pâtiraient et j'en souffrirais le premier, moi qui ai demandé et obtenu pour vous cette faveur. C'est alors que le public aurait raison de dire que je suis un imprudent et que je me suis laissé bernier. Vous en pâtiriez, vous aussi, car vous passeriez pour des jeunes gens en qui on ne peut pas avoir confiance. Et puis à quoi vous servirait-il de fuir? A moins d'avoir des ailes, et encore, au bout d'une heure, ou tout au plus d'un jour ou deux, vous seriez de nouveau arrêtés et cette fois traités plus durement. Si, au contraire, vous vous conduisez tous bien, si le soir vous rentrez tous à la prison sans soulever ni créer aucune difficulté, qui sait si l'on ne vous accordera pas de nouveau cette même faveur et si de temps en temps vous ne pourrez pas renouveler de semblables promenades.... Mais ce ne sont là que des considérations humaines; il y en a une autre, mes chers amis, et c'est la plus importante. Tout dernièrement vous avez fait au Seigneur les plus belles promesses; vous lui avez promis d'être bons et de ne plus l'offenser. Or, il vous regarde du haut du Ciel, tout prêt à vous bénir maintenant et dans l'avenir si vous lui restez fidèles. Donnez donc demain une preuve bien palpable de la sincérité et de la fermeté de vos résolutions. Le bon ordre partout et en tout; arrière les désobéissances, les altercations les rixes. Me le promettez-vous?

— Oui, oui, nous vous le promettons, parole d'honneur. Vous verrez. Vous verrez!

Et l'un d'eux ajouta: — Vous serez notre général en chef, et je vous assure au nom de tous mes compagnons que jamais général n'aura eu de soldats plus dociles et plus disciplinés.

D. Bosco, ainsi rassuré, se mit à annoncer l'heure du départ, l'ordre de la marche, de l'arrêt et du retour, et enfin, au moment de les quitter pour revenir au Valdocco, il leur dit: — Au revoir et à demain matin.

Ces pauvres enfants ne pouvaient plus contenir leur joie et toute la soirée ils se montrèrent devant leurs gardiens d'une tranquillité et d'une obéissance qu'ils n'avaient jamais eues jusque là.

Le lendemain, ils prenaient, de bonne heure, sous la conduite de D. Bosco, le chemin de Stupinigi, village d'environ mille habitants, situé à quatre kilomètres de Turin. Là, ils étaient reçus par le Rd. D. Amaretti, intime ami de D. Bosco.

Sortis de leur triste prison, les jeunes détenus profitaient avec une joie reconnaissante de cette belle journée de soleil et de liberté. N'oublions pas de dire qu'on avait joint à la caravane un vigoureux mulet chargé de vituailles et de provisions de toute sorte. Leur grande préoccupation à tous, c'était de regarder avec attendrissement leur père, et comme ils le virent un peu fatigué de la marche, en un clin d'œil ils chargèrent sur leurs épaules les provisions que portait le mulet et ils forcèrent D. Bosco à monter sur l'animal que deux grands tenaient soigneusement par la bride. Parvenus à Stupinigi, D. Bosco les conduisit à l'église où il célébra la sainte Messe, puis il les traita supérieurement tant au dîner qu'au goûter et durant toute la journée il s'ingénia à leur offrir les distractions les plus variées. Il nous est complètement impossible de traduire le contentement. le bonheur qui se manifestait sur tous les visages!

Leur conduite fut irréprochable; pas la moindre petite dispute ne vint troubler la paix de cette journée, et pour maintenir la discipline, le bon ordre, D. Bosco n'eut à recourir ni aux avertissements ni aux reproches. Le soir venu, tous réintégraient leur triste demeure, mieux résignés à leur sort et bien plus dociles qu'auparavant.

Le Ministre attendait avec une certaine impatience, on le comprend, le résultat de l'excursion, car, malgré la confiance que lui inspirait D. Bosco, il ne se sentait nullement tranquillisé. Mais D. Bosco se rendit sans perdre de temps près de Rattazzi qui resta tout étonné en entendant son récit.

— Je vous suis reconnaissant, monsieur l'abbé, lui dit-il, de ce que vous avez fait pour nos jeunes prisonniers, mais je voudrais que vous m'expliquiez comment il se fait que l'État n'ait pas sur

ces jeunes gens l'influence véritable que vous exercez sur eux.

— Excellence, répondit D. Bosco, la force que nous possédons est une force morale; tout à l'opposé de l'État qui ne sait que commander et punir, nous nous adressons tout particulièrement au cœur de la jeunesse, et notre parole est la parole même de Dieu.

Et le Ministre dut s'avouer que l'Église a une force mystérieuse qui ne se puise pas ici-bas et que les persécutions ne pourront jamais ni affaiblir ni briser. Et il dit à D. Bosco : « Vous pouvez ainsi régner sur le cœur de la jeunesse, et cela

## La Clé du Bonheur

OU

## L'Ascétisme chrétien. (\*)

XVIII.

### L'Ascétisme et la justice.

La justice est une vertu qui nous fait rendre à chacun ce qui lui est dû: c'est la vertu sociale par excellence. Elle règle nos relations avec Dieu et avec notre prochain.



HAWTHORNE — Columbus College.

nous est complètement impossible: c'est un domaine qui vous est absolument réservé ». C'est ainsi, disons-le, qu'il put toucher comme avec la main, l'efficacité du système préventif dans l'éducation des jeunes gens, même les plus obstinés.

*Ce fait que nous avons extrait des bonnes pages de D. Lemoyne est également consigné dans le Bulletin Officiel de la direction générale des Prisons, année XVIIIe 1888, fasc. 1-2, pag. 85.*

Dieu est juste envers nous, il est la justice même; nous devons, nous aussi, être justes envers Lui. N'est-il pas juste que nous croyions à sa parole, que nous espérons en ses promesses, que nous l'aimions de tout notre cœur? Dieu n'a-t-il pas droit à des hommages de la part de la créature intelligente qui est capable de le connaître? N'est-il pas juste que l'homme, qui a tout reçu de Dieu, se donne tout entier à son Créateur et ne vive que pour lui?

Après Dieu viennent nos pères et nos mères qui ont été les instruments dont Dieu s'est servi

(\*) Voir *Bulletin* de Juillet 1909.



pour nous donner l'existence. L'honneur de la paternité et de la maternité ne va pas sans obligations, et les parents ont des devoirs de justice à remplir envers leurs enfants. Le divin père de toute créature leur communique sa fécondité et leur impose des fonctions honorables dont ils doivent s'acquitter fidèlement. La mère doit nourrir l'enfant qu'elle a porté, le père doit travailler pour soutenir la mère et les enfants, et la sollicitude de l'un et l'autre pourvoira à l'éducation de ces petits êtres qu'ils doivent faire grandir en force, en science et en sagesse à mesure qu'ils avancent en âge.

Ce sont ces fonctions des pères et mères, leurs soins, leur dévouement qui créent pour les enfants le devoir de la reconnaissance et de l'amour. Car si les parents ont des obligations de justice imposées par la nature elle-même à l'égard de leurs enfants, qui oserait dire que les enfants ne doivent rien à leurs parents? Ne doivent-ils pas travailler avec eux et pour eux, les servir avec respect, leur rendre en assistance les soins multiples qu'ils en ont reçus? O justice familiale, que tu es importante, mais aussi, que tu es belle et bienfaisante! Quelle paix et quelle félicité tu donnes à ceux qui reconnaissent ta douce loi!

Outre la paternité charnelle, il y a la paternité spirituelle que donne l'autorité, soit civile, soit religieuse. La société est une famille agrandie; or, il y a une justice sociale, comme il y a une justice familiale. On l'appelle justice distributive et vindicative dans ceux qui gouvernent, et justice légale dans ceux qui sont gouvernés.

La justice distributive consiste à répartir en toute équité les charges qui incombent aux sujets et à conférer les emplois aux plus dignes. La répartition de l'impôt est une affaire très importante dans les états, et qui intéresse la conscience de tous ceux qui détiennent le pouvoir. Il en est de même de la nomination aux emplois. La justice distributive exige qu'ils soient toujours donnés aux plus méritants, c'est-à-dire aux plus capables de les exercer, avec probité et intelligence. Arrière donc le favoritisme, le népotisme et ces préférences scandaleuses qui appellent aux honneurs les indignes et négligent le talent et la vertu. C'est de la justice distributive bien observée que dépendent la paix, le bonheur et la prospérité des nations.

D'ailleurs la justice distributive appelle la justice légale. Si les charges sont réparties avec équité, si les emplois sont donnés aux plus ver-

teux et aux plus capables, le peuple pratiquera volontiers la justice légale et ne refusera pas de contribuer par le paiement des impôts aux différents services de l'État. D'ailleurs, la justice vindicative vient au secours de la justice distributive; car, de même que celle-ci récompense la vertu, celle-là punit le crime. « Si vous faites le mal, dit S. Pierre, craignez, car ce n'est pas en vain que le prince porte le glaive ».

La vertu de justice règle aussi nos relations avec le prochain. S. Jacques menace de la colère de Dieu ceux qui retiennent le salaire de l'ouvrier. « Sachez, dit-il, ô riches, que le salaire que vous faites perdre aux ouvriers qui ont moissonné vos champs crie contre vous et que ce cri est monté jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées ». Les riches peuvent donc manquer de justice envers les pauvres, et également les pauvres envers les riches. La vertu de justice condamne ces guerres intestines qui surgissent entre patrons et ouvriers, ces revendications de salaire exagéré, qui blesserait l'équité et ruinerait l'industrie, ces guerres de paysans qui saccagent les propriétés des riches ou refusent de les cultiver. Il est nécessaire qu'il y ait des riches et des pauvres, des patrons et des ouvriers, c'est une loi de la nature, mais il faut que la justice soit réciproque. Le riche ne doit pas exploiter le pauvre, ni le pauvre voler le riche; le patron a besoin de l'ouvrier comme celui-ci du patron.

D'autre part, la vertu de justice interdit le vol ou la fraude dans les ventes, les achats et toute espèce de contrats. Elle impose partout et toujours un souverain respect pour la propriété d'autrui et nous interdit d'y porter la moindre atteinte. Qu'elle vive dans tous les cœurs, et l'on n'entendra plus parler, ni de vol, ni de rapine, ni de larcin, ni d'usurpation, ni de concussion, ni d'usure; ce seraient autant d'expressions à faire disparaître de la langue. Comme aussi on n'entendra plus ces récits de cambriolages, de sacrilèges, d'assassinats commis sur des personnes inoffensives, dans l'unique but de les dépouiller de leurs biens. Les bandits n'infesteront plus les provinces, et le glaive de la loi rentrera dans son fourreau pour n'en plus sortir. Le règne universel de la justice serait le règne de la paix, de la concorde et de la fraternité et par conséquent du bonheur autant qu'il est possible sur la terre. Le bonheur, dit S. Paul, est le partage du juste, mais malheur à l'impie!

Dieu a donné sa loi sur le mont Sinaï et Jésus l'a maintenue dans l'Évangile. Or, la loi de Dieu


est une loi toute de justice. « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul ». Quoi de plus juste? Quoi de plus juste encore que de respecter le nom incommunicable de Dieu: « Vous ne prendrez pas le nom de votre Dieu en vain ». Il en est de même du troisième précepte qui ordonne de consacrer à Dieu un jour sur sept, car tous les jours sont du Seigneur et il peut en disposer souverainement.

Ainsi les trois commandements qui règlent nos devoirs envers Dieu sont fondés sur la justice, et il en est de même de ceux qui regardent nos devoirs envers le prochain. « Honorez votre père et votre mère. Vous ne tuerez point. Vous ne com-

mettez pas l'adultère. Vous ne volerez pas. Vous ne porterez pas de faux témoignages ». Toutes ces prescriptions ne sont-elles pas des prescriptions de justice? Et cet admirable Décalogue, la gloire du chrétien et la charte de son bonheur, va jusqu'à proscrire le désir même du mal, et c'est par là qu'il conclut: « Vous ne désirerez rien de ce qui appartient au prochain, ni sa femme, ni sa servante, ni sa maison, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui ».

Heureux donc ceux qui méditent sans cesse la loi de Dieu et en font la règle de leur conduite; ils sont de la race des justes sur lesquels reposent les bénédictions du Seigneur.

---



## La Bienheureuse Jeanne d'Arc

---

*Ainsi que nous l'avons fait pour le Bienheureux Curé d'Ars, à l'occasion de sa Béatification advenue le 8 janvier 1905, nous nous permettons d'insérer en quelques pages du Bulletin un rapide récit de la vie de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, et nous espérons que nos chers Coopérateurs seront charmés de lire cette biographie de la glorieuse libératrice de la France.*

Il y avait « grande pitié au royaume de France », lorsque parut Jeanne d'Arc.

Le pays, partagé entre les deux factions des Armagnacs et des Bourguignons, se voyait livré en même temps aux horreurs des guerres civiles et aux désastres de l'invasion.

A cette époque, le roi d'Angleterre possédait tout le Nord de la France et deux grandes provinces du Midi, et son alliance avec le duc de Bourgogne le rendait redoutable au petit roi de France, Charles VII, dont le domaine réduit à quelques provinces du Centre le faisait appeler par dérision le petit roi de Bourges. La France allait devenir anglaise. Tout semblait perdu.

C'est alors que Dieu suscita Jeanne d'Arc. Elle naquit le 6 janvier 1412, à Domrémy, près de Vaucouleurs, dans le Barrois, sur les limites des deux provinces de Lorraine et de Champagne.

Ses parents se nommaient Jacques d'Arc et Isabelle Romée. C'étaient d'honnêtes paysans, « de bonne vie et renommée », sincères catholiques qui vivaient du travail de la terre. Ils eurent trois fils et deux filles auxquels ils inculquèrent les principes de la religion. Jeanne prit grand goût à ce premier enseignement de la famille. Bien qu'elle ne sût ni lire, ni écrire, elle possédait parfaitement, dès son jeune âge, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, et les prières les plus usuelles de l'Église que sa mère voulut lui apprendre elle-même.

Dès qu'on put la conduire à l'église, elle s'y fit remarquer par une tendre piété. On la voyait prosternée devant le tabernacle, au pied du grand crucifix ou des statues de la Sainte Vierge et des saints, tantôt les contemplant avec amour, tantôt les yeux baissés vers la terre.

Assidue à la Sainte Messe, elle se confessait et communiait souvent. L'amour de Dieu mit en son âme l'amour du prochain; secourable aux pauvres, elle faisait l'aumône selon ses moyens, visitait et soignait les malades. Son curé, messire Guillaume Froute disait d'elle: « C'est une bonne chrétienne; je n'en ai jamais vu de meilleure, et il n'y a pas sa pareille dans toute la paroisse ». Elle apprit de ses parents à travailler, en gardant les troupeaux et en filant la laine.

Quoique Lorraine de naissance, Jeanne était Française de droit et de cœur. Le Barrois relevait, en effet, alors de la couronne de France. Les prédications éloquentes des frères Franciscains, dont l'écho arrivait jusqu'à Jeanne, entretenaient en Champagne la flamme du sentiment français. L'âme de la petite bergère s'exaltait à l'idée des périls de la patrie. Mais sa vocation lui vint de plus haut. C'est Dieu lui-même qui l'appela à sauver la France.

Un jour d'été, vers midi, comme elle priait à l'ombre dans le jardin, elle entendit du côté de l'église, au milieu d'une grande clarté, une voix mystérieuse qui lui parlait: « Jeanne, sois bonne et pieuse, aime Dieu, fréquente l'église ». C'était le premier avertissement du ciel. L'enfant eut peur. La même voix se fit entendre de nouveau, et plusieurs fois de suite. Jeanne sut que celui qui lui parlait était l'Archange S. Michel; elle avait toujours eu une spéciale dévotion pour le chef de la milice céleste. Elle tomba à genoux, et, comprenant qu'elle devait désormais appartenir à Dieu sans réserve, elle se consacra totalement à lui par le vœu de virginité perpétuelle. Toutefois, elle ne pouvait s'empêcher de trembler en apprenant de ce messager angélique qu'elle devait aller au secours du roi de France: « Fille de Dieu, lui disait la voix, il y a grande pitié au royaume de France, va en France, il le faut! » Mais, objectait la pieuse enfant, comment cela se fera-t-il; je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni *A* ni *B*. Je ne sais ni monter à cheval, ni manier la lance ni faire la guerre. Saint Michel ne lui révéla pas encore les moyens de Dieu; il lui annonça seulement que Sainte Catherine et Sainte Marguerite viendraient à elle pour la guider.

Dès lors, les saintes patronnes de Jeanne, toutes deux vierges et martyres, comme elle devait être elle-même, lui apparurent souvent, lui répétant ce que l'Archange avait dit. Trois années durant, de 1425 à 1428, la petite bergère vécut dans le commerce de ses chères saintes, recueillie, gardant son secret.

Pendant les visions devenaient plus fréquentes. Plusieurs fois par semaine, ses saintes lui répétaient avec l'Archange qu'il fallait partir au secours de la France. Enfin les voix célestes lui commandèrent d'aller à Vaucouleurs, ville royale, trouver le capitaine Robert de Baudricourt qui lui donnerait une escorte de gens armés pour la conduire au Dauphin Charles. « Tu délivreras Orléans, lui disaient-elles, tu feras sacrer

le Dauphin à Reims, et l'étranger sera chassé du royaume ». Jeanne doutait encore. « Va, fille de Dieu, répètent les divines messagères, il le faut; Dieu te sera en aide! »

Enfin Jeanne se rend. Pieuse et pure comme les anges, elle n'hésite plus à obéir aux voix du ciel. Mais comment remplir une si haute mission? Craignant des obstacles de la part de ses parents, elle cherche un appui près de son oncle, Durand Laxart. Ce brave homme fut le premier qui crut en elle. Avec lui Jeanne quitta Domrémy pour se rendre à Vaucouleurs. Comme elle se retournait en versant bien des larmes sur la maison paternelle: « Va, va, va », lui crièrent plus énergiquement ses voix chéries. C'était vers la fête de l'Ascension de l'an 1428. La mission de Jeanne commençait: désormais la petite paysanne de Domrémy devenait l'envoyée de Dieu.

Conduite par son oncle, Jeanne se présenta au capitaine de Vaucouleurs et lui exposa sa mission. Mais Baudricourt, incrédule, crut avoir affaire à une folle, et Jeanne s'en retourna tristement à Domrémy. Bientôt rappelée par ses voix, elle revient à Vaucouleurs, en janvier 1429. Cette fois, on commence à croire en sa mission; l'opinion publique s'émeut. Baudricourt se décide à écrire au roi, et Charles VII demande qu'on lui envoie la jeune fille. La Pucelle part à cheval, habillée en homme d'armes et suivie d'une petite escorte, sous les yeux de la foule enthousiaste.

C'était le 13 février 1429. En ce moment, la situation était presque désespérée pour le roi, pour la France. Il y avait cinq mois que les Anglais assiégeaient Orléans, dernier boulevard des provinces d'Outre-Loire, dernière forteresse de la royauté française. La ville prise, les Anglais, maîtres du cours de la Loire, auraient possédé tout le pays, du Nord au Midi. Dans cette extrémité, sans pareille pour le royaume depuis le commencement de la monarchie, Charles VII était près de renoncer à la couronne.

Jeanne lui vint quand tout paraissait perdu. De Vaucouleurs à Chinon, où se tenait alors la cour du roi, tout le pays était aux Anglais ou aux Bourguignons. En route, la pieuse héroïne n'avait d'autre préoccupation que d'entendre la sainte messe. Par prudence, ses compagnons ne la laissaient voyager que la nuit. Elle avait fait cent cinquante lieues à cheval, à travers des périls de toute sorte, pour arriver jusqu'au roi. Elle entra à Chinon le 6 mars 1429. Charles voulut la mettre lui-même à l'épreuve; il la manda auprès

de lui. L'audience eut lieu, le 9 mars, dans la grande salle du château de Chinon, brillamment éclairée. Plus de trois cents chevaliers s'y trouvaient en costume d'apparat, et parmi eux, Charles dissimulé dans un groupe et simplement vêtu.

Mais Jeanne ne s'y trompa pas; elle alla droit au roi: « Dieu vous donne bonne vie, gentil roi... » dit-elle en le saluant avec modestie. Charles objecta: « Ce n'est pas moi qui suis le roi..... » et lui montrant un des seigneurs: « Voilà le roi ». A quoi la Pucelle répliqua vivement: « En nom Dieu, c'est vous le roi et non un autre ». Charles alors lui demanda son nom: « Gentil Dauphin, répondit-elle, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande le roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims et que vous serez lieutenant du Roi des Cieux qui est Roi de France ». Puis l'entretien se poursuivit à l'écart.

Charles VII avait donc un signe irrécusable de la mission de Jeanne. Cependant il hésitait encore, et les membres de son Conseil surtout, à se servir du secours que Dieu lui envoyait. On décida qu'elle serait conduite à Poitiers où siégeaient le Parlement et l'Université royale pour y subir un examen solennel. Jeanne comparut donc devant une commission d'évêques et de docteurs fidèles à la cause royale. « Je ne sais ni A ni B, répondit la jeune fille à ses juges; mais je suis envoyée par Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et mener le Dauphin à Reims pour qu'il soit sacré et couronné ». L'enquête, prolongée pendant six semaines, établit la mission providentielle de cette nouvelle Débora suscitée par Dieu pour la délivrance de son peuple. Au témoignage de ses juges, on n'avait trouvé en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplese ».

Jeanne s'affligeait des obstacles qu'elle rencontrait depuis que les voix du ciel lui avaient dit d'aller au secours de la France et de son roi légitime. Elle avait hâte de s'armer pour cette chère cause. Dans son cœur l'amour du roi se confondait avec l'amour de la patrie. Elle redoublait de prières en attendant la décision de Charles et de son Conseil. On l'avait crue enfin. Selon le titre que cette envoyée de Dieu s'était donnée elle-même, le roi la fit « chef de guerre ». Il lui donna une maison militaire, une armure, des chevaux pour elle et ses gens. Mais l'épée, Jeanne ne voulut la recevoir que de ses saintes patronnes. On la trouva dans la chapelle de sainte Catherine à Fierbois, à l'endroit désigné

par elle. Cette merveilleuse découverte fut pour le peuple ce qu'avait été pour Charles la révélation de son secret. On y vit un nouveau miracle. Jeanne se fit faire elle-même l'étendard, signe du commandement militaire. Sur cette bannière blanche semée de fleurs de lis d'or étaient gravés, d'un côté, l'image du Père céleste avec les noms de Jésus et de Marie; de l'autre, l'écu de France soutenu par deux anges.

Ainsi armée, le roi investit la Pucelle du commandement d'un corps expéditionnaire chargé de conduire à Orléans un convoi de vivres et de munitions. Jeanne commença par discipliner sa petite armée, en y faisant régner les bonnes mœurs et la piété, et en changeant par son influence cette bande de mercenaires grossiers en une troupe de vrais soldats chrétiens. Partie de Blois, le 28 avril, à la tête de 4 à 5000 hommes et au chant du *Veni Creator*, elle était le lendemain en vue d'Orléans.

Avant d'engager l'action, la Pucelle écrivit aux Anglais, pour leur enjoindre, de par Dieu, d'évacuer le territoire de France et leur proposer la paix à cette condition. Ce ne fut qu'une tentative inutile. Laisant donc derrière elle le gros de l'armée, elle pénétra dans Orléans avec 200 hommes et un convoi de vivres. Dunois et les habitants la reçurent comme leur libératrice.

Dès le 1<sup>er</sup> mai, Jeanne commence ses exploits. Le jour de l'Ascension, elle communie dévotement à la messe et fait publier que « nul ne fût si hardi d'aller à l'attaque, s'il ne s'était auparavant confessé ». Puis elle engage la lutte. Sous l'impulsion de ses voix, elle s'élance en avant, suivie des plus braves chevaliers, et bientôt les Anglais, chassés de leurs redoutes, sont contraints de se retirer dans le fort des Tourelles.

Restait à prendre ce fort réputé imprenable. Le conseil de guerre voulait attendre l'arrivée d'une troupe de secours; mais Jeanne, inspirée du ciel, ne veut point de retard. Le samedi 7 mai, après avoir entendu la messe et communiqué, elle fait sonner l'attaque des Tourelles. Sous la conduite de l'héroïne céleste, on se rue à l'assaut. Soudain la Pucelle tombe, l'épaule traversée par un trait d'arbalète. On l'emporte: les Anglais se croient victorieux, les Français commencent à faiblir; Dunois fait sonner la retraite. Jeanne l'apprend; aussitôt elle se met en prières, remonte à cheval malgré sa blessure, et ranime les siens. Le combat reprend plus acharné; le ciel même prend part à la lutte: saint Michel apparaît dans les airs, entouré de chevaliers célestes et de saints

pontifes; les Anglais sont saisis d'épouvante; ils reculent, le fort est pris et incendié, et Jeanne rentre triomphalement dans la ville, au milieu des acclamations frénétiques de l'armée et du peuple.

Le lendemain, 8 mai 1429, jour de la fête de l'apparition de l'Archange saint Michel au mont Gargan, les Anglais s'éloignaient de la ville, abandonnant tout, vivres, munitions, artillerie et malades. Orléans était délivré. En huit jours, Jeanne avait fait lever un siège qui durait depuis sept mois, battu ou déjoué les capitaines les plus renommés de l'Angleterre et mérité le surnom à jamais glorieux de Pucelle d'Orléans.

Orléans délivré, il fallait conduire à Reims celui qui ne devait être roi de France qu'après avoir été l'oint du Seigneur. Jeanne annonçait qu'elle n'avait plus guère qu'un an à vivre et qu'il fallait se hâter; mais le conseil royal, toujours hésitant, décida d'entreprendre une série d'opérations pour dégager le cours de la Loire.

Le 9 juin, Jeanne rentra à Orléans. Le 11, elle met le siège devant Jargeau; le 14, la ville est prise; le 15, l'héroïne part pour Meung-sur-Loire, s'empare des retranchements et de là marche sur Beaugency qu'elle force à capituler. Les victoires se multiplient sous ses pas.

Cependant la rapidité de ses succès jette l'alarme parmi les Anglais qui décident de battre en retraite. Les Français craignaient une feinte comme jadis à Azincourt, et les capitaines hésitaient à poursuivre l'ennemi. Mais Jeanne les pousse: « Allez hardiment contre eux; sans faute ils seront vaincus ».

L'armée se mit à leur poursuite, en ordre de bataille, pour éviter toute surprise. Bientôt les éclaireurs vinrent avertir que les Anglais étaient à Patay. L'impétueux Lahire fondit sur eux avec l'avant-garde. L'arrivée de la Pucelle avec le corps d'armée compléta la déroute des Anglais. Deux mille d'entre eux périrent dans le combat; deux cents, parmi lesquels leur fameux Talbot, furent faits prisonniers. Après cette fatale journée, Falstolf réussit à gagner Corbeil, laissant l'armée française occuper Meung. En sept jours, celle que les Anglais appelaient *la petite vachère* avait pris trois villes, battu la redoutable infanterie anglaise, vaincu les plus habiles généraux et vengé à Patay les désastres de Crécy, de Poi-

tiers et d'Azincourt. Mais Jeanne avait encore à triompher de Charles VII qui hésitait à se rendre à Reims, la ville du sacre. Charles se décida enfin; il vint à Gien qui avait été assigné comme rendez-vous général. Puis Jeanne, avec quelques vaillants capitaines, partit en avant vers Montargis. Le roi la suivit avec l'armée forte de quinze mille hommes. Il y avait quatre-vingts lieues à traverser en pays ennemi.

Le 1<sup>er</sup> juillet, on arriva à Auxerre qui refusa d'ouvrir ses portes et promit seulement de suivre l'exemple de Châlons, de Troyes et de Reims, si ces villes se soumettaient au roi de France. Le 5 juillet, Troyes se rendit après une faible résistance. Le 15, le roi faisait son entrée dans Châlons. On n'était plus qu'à une journée de Reims. Le 16, dès l'aube, une députation de notables venait au camp royal apporter la soumission de la cité. Il fut convenu aussitôt que le sacre du roi aurait lieu le lendemain. Sur le soir, Charles accompagné de la libératrice du royaume, fit son entrée à Reims, par un beau ciel étoilé, à la lueur des flambeaux. Toute la population en habits de fête s'était portée à la rencontre du roi, qui fut salué par les cris de *Noël! Noël!* Et dans ces cris la foule enthousiaste confondait le roi et la Pucelle.

Le matin du 17, on alla chercher la sainte ampoule à l'abbaye de S. Denis. La cérémonie du sacre s'accomplit dans la cathédrale avec les pompes de l'antique coutume. Jeanne se tenait debout près du prince, son étendard virginal à la main. Elle avait été à la peine, elle était à l'honneur. Depuis le baptême de Clovis, Reims et la France n'avaient rien vu d'aussi grand que ce sacre merveilleux qui était à la fois la restauration de la dynastie et du droit national et la résurrection du pays.

L'œuvre de Jeanne était accomplie: sa mission, toutefois, n'était pas terminée. Après avoir sauvé la France, il lui restait à se sacrifier pour elle. Le martyr l'attendait après la victoire: Dieu l'avait envoyée pour relever le royaume de France; mais la nation avait péché. La miséricorde laissait subsister la justice divine. Jeanne fut la victime d'expiation pour le rachat de la France. La mission glorieuse était accomplie, la mission douloureuse allait commencer.

(A suivre).







## République Argentine

### La Mission de Rio Gallegos, sur le Territoire de Santa Cruz.

(Lettre de D. Pierre Renzi).

Rio Gallegos, 1er Mars 1909.

Très-aimé Père Dom Rua,

**N** avant de repartir pour une nouvelle Mission chez les Indiens, je vous prie d'envoyer à notre vénéré Supérieur, D. Rua, une relation donnant un aperçu de ce que vous avez pu faire de bien dans la mission où vous vous trouvez depuis trois ans, sans oublier votre récent passage parmi les indiens. — Telle est la lettre que m'écrivait, il y a quelques jours, Mgr Fagnano; j'obéis donc, tout heureux de vous adresser ce compte-rendu en même temps qu'une courte description de ces régions; cela vous permettra de saisir encore mieux les immenses difficultés que l'on rencontre ici pour y faire un peu de bien.

**Rio Gallegos. — Ses habitants. — Indifférence religieuse. — Aspect des environs. — Produits.**

*Rio Gallegos*, ou plus simplement *Gallegos* renferme à peine six cents habitants dont la majeure partie sont des européens, presque tous espagnols; mais malgré ce petit nombre de population, *Gallegos* est le centre le plus important du vaste territoire de *Santa Cruz*, et la résidence du Gouvernement et des autres autorités.

Ce nom de *Gallegos* remonte à l'époque de Magellan: on dit que ce dernier ne pouvant plus garder à bord de son vaisseau quelques espagnols de *Galice* qui avaient manqué à la discipline et s'étaient révoltés, les abandonna sur ces plages désertes ou plutôt à l'embouchure d'un fleuve à qui l'on donna depuis le nom de *Rio Gallegos*. Le village actuel ne remonte qu'à une vingtaine d'années et a été créé dans le but de rivaliser avec

la florissante cité de *Punta Arenas* appartenant au Chili, son voisin. Le Gouvernement de l'Argentine comprenant combien il lui serait important d'avoir un port sur le détroit de Magellan, mais ne possédant pas le moindre terrain en cet endroit, favorisa le développement de *Gallegos* qui est assez rapproché du détroit; hélas! par suite des difficultés pour la construction d'un port et de l'accroissement prodigieux de *Punta Arenas* qui absorbe tout le commerce, il est advenu que *Gallegos*, après être monté en peu de temps jusqu'à mille habitants est redescendu et décroîtrait encore plus s'il n'était pas soutenu par le voisinage de *Punta Arenas*.

La majorité des habitants est catholique; aussi, dès le mois de septembre 1899, le Préfet Apostolique, Mgr Fagnano, chargeait le missionnaire Dom J. Bernabé d'y construire une église et un collège. Celui-ci fut subitement fréquenté par 28 élèves et ce nombre croissant de plus en plus atteignait l'an dernier le chiffre de 66, moitié internes, moitié externes. Peut-être trouvera-t-on le nombre exigü? Mais que l'on pense qu'en tout *Gallegos* il n'y a pas plus de 70 à 80 garçons de 6 à 14 ans, c'est-à-dire, parvenus à l'âge prescrit par la loi pour fréquenter l'école; ajoutez qu'en plus de notre Établissement, il y a une école mixte gouvernementale. Vous pouvez donc constater, bien-aimé Père, que presque tous les enfants de *Gallegos* suivent nos classes et sont instruits dans notre sainte Religion; c'est là la plus grande consolation que ressentent nos cœurs.

Et cependant, encore sous ce rapport, que d'amertumes et de déceptions! tout particulièrement, lorsque l'on rencontre des enfants de l'âge le plus tendre, affichant l'impiété ou l'indifférence religieuse, malgré tous nos soins. Hélas! il ne faut pas s'étonner si les enfants suivent les traces de leurs parents. Ces habitants étant pour la plus grande partie des commerçants absorbés dans leurs affaires, ne vont à l'église que rarement, et on pourrait facilement indiquer du doigt les quelques âmes fidèles. Ce qui est pire, c'est que bien des parents ne permettent pas à leurs enfants d'accomplir leurs devoirs de bon chrétien: ce n'est là que la triste vérité.

Un autre écueil que rencontre le missionnaire est le continuel changement de la population. Les familles qui habitent ici depuis huit ou dix ans

sont peu nombreuses; le plus grand nombre n'y séjourne qu'un an ou deux tout au plus pour se diriger ensuite vers d'autres régions. Vous comprenez donc, bien cher D. Rua, combien grande est notre peine en voyant qu'à peine commençons-nous à recueillir quelques fruits, qu'il faut recommencer à nouveau.

Ajoutez à tout cela que le climat de *Gallegos*, qui, bien que sain, n'est pas des plus agréables, contribue pour sa part à écarter la population de l'église. Les journées où il ne fait pas de vent sont rares, et l'on peut dire que durant tout l'hiver le thermomètre marque 13,20 et même 26 degrés au dessous de zéro. Et quand je parle de vent, je ne veux pas indiquer un doux zéphyr, mais bien un vent si violent que plusieurs fois par mois c'est un véritable ouragan qui balaye les rues, remplit les habitations d'une poussière très dense, arrache les feuilles de zinc des toitures et les fait voler comme de légères plumes, renverse les cheminées et déracine toutes les palissades. Le jour de la Purification de la T. S. Vierge, l'an dernier, le pauvre petit jardin que nous avions cultivé au prix de grandes fatigues, était complètement ravagé, et les toits de quatre ou cinq maisons étaient littéralement emportés; cette année et à la même date, tout un quartier de la caserne était complètement démolé sur une longueur de près de 200 mètres!... Qu'il vous suffise de savoir que depuis le 12 janvier, nous n'avons pas eu une seule journée sans vent.

Avec une telle température, il est facile de comprendre que le panorama de *Gallegos* ne peut pas passer pour agréable sous le rapport de la flore. Tout ici respire la monotonie, la tristesse. Au sud et à l'ouest se trouve l'immense plaine brûlée, par les rayons de soleil et grillée par le vent; ce n'est que de loin en loin que l'on rencontre quelque colline qui anime un peu l'horizon. Comme il se tromperait celui qui penserait trouver au moins là, c'est-à-dire sur ces collines, quelques bosquets ombragés, d'agréables vallées, des sources limpides! Il n'y a rien de tout cela. On y rencontre seulement des roches volcaniques, des monceaux de pierres du même genre, l'on n'entend que le cri aigu du faucon tapi tout là-haut dans son aire et on aperçoit ici et là, entre deux pierres le museau pointu d'un renard qui au bruit des pas du cheval court se blottir dans sa tanière. Ces monceaux de pierres qui ne sont pas autre chose que le sommet de petites élévations, dont la cime forme encore le cratère d'un volcan éteint, sont les uniques altitudes qui rompent la monotonie de la plaine. Celle-ci serait couverte d'une herbe abondante si le ciel lui était plus généreux de pluie; on pourrait encore y découvrir quelques fleurettes si le vent ne venait pas à les déraciner, à les arracher, surtout derrière les quelques buissons de *mala negra*, sorte de petit cyprès à l'o-

deur résineuse et à la couleur vert-sombre, qui est le seul combustible du pauvre et qui apparaît au-dessus de l'herbe jaunâtre comme le myrte dans un cimetière. On ne peut découvrir aucun arbre de haute venue même dans les jardins où c'est à grand'peine et avec les plus grandes soins que quelques saules rachitiques peuvent atteindre une hauteur de deux mètres.

Si l'on en excepte l'autruche (*rhea americana*) et le *guanaco* (*lama huanacus*) de la peau duquel se vêtent les indiens, la faune, elle également, n'est guère intéressante. Ces deux animaux sont les seuls dont les pauvres indiens puissent tirer quelque profit. Il y a encore le renard de Patagonie, (*canis cinereus*), plus petit que celui d'Europe et aussi moins rusé; en cela il ne fait pas honneur à ses congénères de nos contrées. Un autre petit animal assez répandu et qui mérite d'être décrit, bien qu'il soit fort connu des Américains de ces régions, est le *zorrito* (*mephitis suffocans*). C'est un carnivore de la grandeur d'un chat, d'une couleur gris de more très foncée, portant deux bandes blanches qui lui courent tout le long des deux côtés, du museau à la queue qu'il a fort touffue. Il se nourrit d'œufs, d'insectes, de lézards, de petits oiseaux et souvent pénètre dans les poulaillers des maisons de campagnes où il y fait facilement les plus grands ravages, car il n'y a ni chien ni homme qui osent l'approcher. Le motif de cet éloignement n'est pas la peur mais bien la répugnance, produite par un liquide de couleur verdâtre et d'une odeur vraiment suffocante contenu dans deux glandes, et qu'en cas de danger il projette à plus de deux mètres de distance. C'est là son unique défense, mais elle est d'une telle force que qui l'a éprouvée une fois ne veut pas y revenir. Qu'il vous suffise de savoir que si une seule gouttelette de ce liquide vient à tomber sur un vêtement, il n'y a plus moyen de lui enlever cette mauvaise odeur, et il faut à tout prix le brûler. Il faut même abandonner les cabanes si cet animal, d'apparence si gentille, le a souillées! Que si un chien a reçu quelque peu de ce liquide, on le voit aussitôt se mettre à courir comme un fou, il se jette dans l'eau, se roule dans la boue et pendant des semaines et de semaines il est comme hébété. Et pourtant la peau du *zorrito*, une fois enfumée, perd toute mauvaise odeur et devient très recherchée; on dit aussi que sa chair est très agréable au goût.

Ce sont là les échantillons les plus importants du règne animal dans les alentours de *Rio Gallegos*.

L'unique richesse de ces terres, et elle est loin d'être indifférente, est l'élevage du bétail sur une grande échelle. Tout propriétaire (*estanciero*) prend sous forme de louage ou acquiert au moins cent kilomètres carrés de terrains où il maintient

des milliers et même des dizaines de milliers de bétail dont la laine est transportée tous les ans à *Gallegos* pour de là être expédiée sur tous les grands marchés européens. De nombreux ouvriers sont occupés dans les magasins, dans les boutiques pour y distribuer la nourriture et les vêtements; ce sont ensuite les divers employés des administrations publiques; c'est ainsi que la population de *Gallegos* s'adonne toute entière aux travaux matériels et, hélas! comme je vous le disais plus haut, consacre trop peu de temps aux affaires de l'âme.

Mais il est temps que je laisse de côté ces particularités, bien cher D. Rua, pour vous entretenir du peu de bien que, grâce à Dieu, vos enfants ont pu faire dans ce champ qui leur a été confié. Il vaudrait peut-être mieux ne pas le rappler, mais afin de donner une consolation à votre cœur paternel, afin aussi que nos aimés Coopérateurs voient bien que nous faisons notre possible pour accomplir tout notre devoir, je me contenterai de vous en donner un bref résumé.

**Patronage et petit théâtre. — Dévotion à la Madone. — Au milieu des prisonniers. — Baptême d'un Indien adulte.**

Ainsi que je vous l'ai dit en commençant, le nombre des enfants qui fréquentent notre Collège augmente de plus en plus chaque année, mais cet accroissement serait bien peu de choses, si, remercions-en Dieu, l'esprit de piété n'augmentait pas également en eux. La plus grande partie ne manque pas aux jours de fête d'assister à la S. Messe ainsi qu'au catéchisme. On a établi parmi les plus grands la Compagnie de S. Louis, et tous les Associés s'approchent chaque mois des Sacrements. Pour les animer de plus en plus en même temps que pour les distraire, eux et leurs camarades, nous avons installé un petit théâtre, selon l'esprit de D. Bosco, et ce fut une vraie nouveauté pour *Gallegos*, quand, il y a deux ans, le jour de la distribution solennelle des prix, nos enfants représentèrent pour la première fois, une comédie en deux actes entremêlés d'exercices de gymnastique, de chants et de dialogues. Y assistaient les Autorités du Territoire, ainsi que les principales familles et tous en furent satisfaits, que dis-je? vraiment émerveillés.

Et ici, pour rendre hommage à la vérité, je dois ajouter que le bien, tout lentement qu'il se fasse, se propage d'une façon sérieuse; et grâce au bon exemple donné par les enfants, aux neuvaines, aux triduums, aux fêtes de la Madone, l'affluence à l'église devient de plus en plus nombreuse. Tous les ans, à l'occasion de la solennité de l'Immaculée Conception, et si le temps le permet, nous organisons une belle procession. Oh! alors! quelle journée magnifique et quelle joie éprouvent tous les cœurs! « Nous vivons dans un

autre monde, s'écriaient, le 8 décembre dernier, quelques paroissiens; oui, nous vivons dans un monde nouveau, surnaturel, bien éloigné de ce matérialisme qui nous entoure et nous enserme ici! » Et quand les dernières notes du cantique de clôture de la fête résonnent sur la foule des fidèles, quand cet adieu si doux expire sous les accords de l'harmonium, il n'y a personne qui ne soit profondément ému; tous retiennent pour ainsi dire leur respiration, et des larmes coulent de bien des yeux!... Oh! oui, nous sommes certains que la dévotion à la Très Sainte Vierge protégera et sauvera *Rio Gallegos*; c'est qu'en effet elle nous témoigne sa maternelle prédilection par des grâces continuelles et signalées.

Une pauvre femme qui avait été élevée chrétiennement, eut le malheur d'être mariée à un individu qui lui défendit d'entrer à l'église. Étant tombée dangereusement malade, elle n'osait pas recevoir les Sacrements, tant elle craignait son mari qui l'avait menacée de divorcer si elle appelait un prêtre. Ses parents et ses sœurs, bons catholiques et très affligés, parvinrent à m'introduire auprès de la malade, mais ce fut inutilement. C'est en vain que je cherchai à la persuader qu'en cette circonstance elle devait écouter la voix du Seigneur plutôt que celle de son mari; tout attristé, je la quittai, l'exhortant à commencer une neuvaine à la Vierge Auxiliatrice, car nous étions à la moitié du mois de mai. O bonté de Marie! Au matin même du 24 mai, tandis que je me préparais à célébrer la S. Messe, une des sœurs de la malade arrive en toute hâte et me dit de courir confesser et communier cette dernière qui voulait mourir en bonne chrétienne. Et de fait, elle reçut les Sacrements dans les plus édifiantes dispositions et quelques jours après elle s'endormait doucement dans le baiser du Seigneur.

Un brave père de famille qui était employé dans un office public fut aperçu dans un bureau où peu de temps auparavant avait été volée une importante somme d'argent. Bien qu'on n'eut pas trouvé sur lui la somme, les soupçons et les circonstances aggravantes se multiplièrent cependant à tel point contre l'employé qu'il fut arrêté et incarcéré; ses protestations d'innocence étaient regardées comme autant de mensonges. Sa famille recourut alors à Marie Auxiliatrice, et cette bonne Mère vint en aide à ce malheureux, en disposant les choses de telle sorte que quelques jours plus tard le juge dut prononcer sa non-culpabilité et reconnaître son innocence pleine et entière.

J'allais souvent rendre visite à un pauvre homme atteint d'une maladie mortelle, mais c'était en vain que je l'exhortais à bien se préparer à la mort. Quand je lui parlais de cela, il me répondait: « Ne me parlez pas ainsi, Père, je ne le veux pas. Je n'ai pas de péchés et je ferai

moi-même mon compte avec Dieu! », et il se montrait si irritable que je préférerais ne pas insister. Hélas! la fin approchait; que faire? Un certain soir que j'avais reçu la même réponse, je m'en retournai à la Mission; là, ayant appelé tous les enfants et les ayant réunis devant l'autel de la Madone, je les invitai à prier pour la conversion de l'obstiné malheureux. Certes, si je n'en avais pas été moi-même le témoin, j'hésiterais à le croire... Comme j'allais le lendemain matin demander de ses nouvelles, le malade, à peine m'eut-il vu, me dit: « Père, je crois que je ne me lèverai plus de ce lit, aussi, je vous en supplie, veuillez me confesser ». Je ne sus que répondre à ces paroles, mais deux larmes de joie coulèrent sur mes joues. Quelques jours après, le pauvre homme mourait saintement.

Notre mission est également abondante au milieu même des prisonniers. Nous allons tous les dimanches leur faire une conférence religieuse, leur expliquer l'Évangile ou leur enseigner le catéchisme et c'est avec une réelle satisfaction qu'ils nous accueillent: « Enfin, s'écrient-ils, il y en a qui ne nous méprisent pas, qui ne nous haïssent pas, mais qui au contraire aiment à venir à nous et à compatir à nos misères! » L'an dernier, leur ayant parlé de la miséricorde infinie du Seigneur, j'ai obtenu que presque tous viennent chercher aux pieds du prêtre le pardon de leurs péchés. Et c'est dans la prison que j'ai rencontré le premier indien adulte à qui j'ai administré le saint Baptême. Ce malheureux est tombé entre les mains de la justice pour un délit dont lui-même ne comprend pas l'atrocité, car tandis que les autres détenus s'irritent et ne trouvent aucun calme, lui travaille tranquillement, et, qui plus est, se livre à l'étude. Si vous le voyiez, bon Père D. Rua, à ses moments libres, son syllabaire à la main ou agenouillé par terre, formant des lettres, traçant des chiffres, etc.! Et c'est ainsi qu'en peu de temps il a non seulement appris à parler assez correctement l'espagnol, mais encore à le lire et à l'écrire, de manière à se faire suffisamment comprendre. Et pourtant comme il semblait ignorant! Quand j'entrepris de lui apprendre le catéchisme, je dus lui répéter des centaines et des centaines de fois qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Le lendemain je lui demandais :

— Combien y a-t-il de dieux?

Et lui me répondait bien tranquillement:

— Il y en a deux.

— Comment deux, reprenais-je, mais qu'est-ce donc que je t'ai enseigné hier? Ne t'ai-je pas dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu?

— Si.

— Et alors, pourquoi me dis-tu qu'il y en a deux?

— Hier, il y en avait un, aujourd'hui il y en a un autre, et demain un autre!

Il s'était formé cette idée que Dieu changeait tous les jours comme les jours changent dans le calendrier! Je continuai patiemment à l'instruire et j'ai eu la consolation de pouvoir non seulement le baptiser, mais encore de lui administrer le sacrement de l'Eucharistie en pleine église paroissiale, le jour de Pâques; notre excellent Coopérateur, M. Guglielmelli, Juge du Territoire, avait bien voulu accepter de lui servir de parrain.... Vous pouvez constater, vénéré D. Rua, par ces quelques faits qu'il se fait un peu de bien sur ce sol.

**Une course à travers le Territoire. — Trois baptêmes. — Au milieu des Indiens. — Célébration du Saint Sacrifice et onze autres baptêmes.**

Aussitôt après la solennité de Noël, et avec l'autorisation de Mgr Fagnano, j'entreprenais une course à travers le Territoire. En compagnie du cher confrère Paul Coffré, je me dirigeais tout droit vers le lieu où les Indiens ont établi leurs *carpas* ou huttes. Il faut pour s'y rendre de *Gallegos* trois jours de chemin, à raison de 60 kilomètres par jour. Rien de nouveau sur notre route, mais toujours la même monotonie. De temps en temps on aperçoit déboucher de-ci, de-là, des bandes d'autruches qui courent à travers toute la campagne ou des troupeaux de *guanacos* qui par leur hennissement plus aigu que celui du cheval rompent le silence sépulcral dans lequel est plongée la nature. Mais, voilà qu'en parvenant à un certain point, le terrain changea complètement d'aspect. Nous avions devant nous une vallée arrosée par un petit fleuve, le *Coy*, qui se divisant et se subdivisant en d'infinis rameaux semblait tout argenté sous le reflet des rayons du soleil. Là, l'herbe croissait superbe et fournie, et les brebis qui venaient à peine d'être tondues, la broutaient tranquillement, mettant leur note blanche sur le vert tapis de la prairie. Des deux côtés de la vallée nous apercevions avec leurs toits couverts de lames de zinc brillant les *estancias*, et l'on entendait les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, les beuglements des vaches, des bœufs, le chant doux des bergers; c'était en somme la vie, la prospérité, la joie! véritable oasis au milieu du désert. Que de souvenirs nous revenaient à l'esprit à la pensée de nos belles campagnes et de la vie de nos premières années!

Nous fûmes reçus avec la plus grande courtoisie dans toutes les *estancias*, bien que pour le plus grand nombre leurs propriétaires soient des protestants. Je baptisai trois enfants le premier janvier, et ce même jour nous nous remettions en route. Une journée se passe, puis une nuit durant laquelle nous logeons à la belle étoile, et nous arrivons enfin aux huttes peuplées de familles indiennes qui se sont établies sur les bords d'une

lagune. Une grande déception m'y attendait: je n'y trouvait que cinq familles; toutes les autres étaient parties à la chasse des *guanacos* et elles étaient bien loin.

Les *carpas* ou cabanes de ces pauvres indiens qui appartiennent à la race des *Tehuelces*, sont des plus rudimentaires. Imaginez-vous quelques pieux, à peine hauts d'un mètre ou deux, enfoncés dans le sol et soutenant d'autres pieux recouverts de peaux. Le côté qui est orienté vers le midi est ouvert, et on ne le ferme que durant les nuits très froides; si le vent vient à souffler de

pouvoir administrer onze baptêmes. Tous ces bons indiens, groupés devant notre tente, assistèrent avec le plus religieux silence à cette touchante cérémonie. Je pus aussi célébrer le saint Sacrifice sur un pauvre autel construit de notre mieux avec trois caisses, au milieu des aboiements des chiens qui souvent accouraient pour renifler les burettes, et de ces braves gens qui, bouche bée, regardaient et contemplaient encore ces cérémonies, mais sans cesser de se passer de l'un à l'autre la fameuse calebasse de *mate*. Que n'ai-je pu prendre une photographie de ce moment!



St. PAUL (Brésil) — Patronage du *Sacré Cœur*.

ce côté, on se contente d'y abaisser les peaux et de laisser ouverte l'autre partie. En ce s misérables demeures vit non seulement la famille toute entière, mais encore les chiens et les autres, que les indiens affectionnent comme s'ils étaient des leurs. Durant la journée, les femmes cousent les peaux des *guanacos* et confectionnent ainsi de magnifiques couvertures; les hommes, eux, montent à cheval et vont à la chasse.

Je ne trouvai donc, comme je viens de le dire, que cinq familles qui m'accueillirent très bien et préparèrent immédiatement une cabane pour mon compagnon et pour moi. Je restai quelques jours au milieu d'eux, les instruisant dans notre sainte Religion, et j'eus l'ineffable consolation de

Je distribuai ensuite une médaille de Marie Auxiliatrice que tous s'empressèrent de passer à leur cou, puis nous retournâmes dès le soir même à Gallegos, grandement satisfaits de cette excursion qui avait duré dix jours. — Je repartirai demain, sur l'ordre de Monseigneur, pour cette fois visiter tout le Territoire et baptiser les nombreux indiens, qui s'y trouvent. Je me promets de vous écrire longuement à mon retour. En attendant, très-aimé Père, bénissez-moi et souvenez vous dans vos ferventes prières de

*Votre dévoué fils en N. S. J. C.*

D. P. RENZI

*Missionnaire salésien.*





## LE CULTE de Marie Auxiliatrice

Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le Secours des Chrétiens.

Pie PP. X.

### Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante :

*Nous demanderons avec la plus grande ferveur à la Très Sainte Vierge, la première adoratrice du T. S. Sacrement, que le peuple chrétien témoigne encore plus de sa foi, de sa dévotion et de son amour envers la Sainte Eucharistie.*

### Grâces et Faveurs

J'ai obtenu du ciel, par l'intercession de Marie Auxiliatrice, toutes les grâces que j'ai demandées. Aussi je m'empresse de faire célébrer trois messes en l'honneur de notre bonne Mère du Ciel. Le reste de mon offrande appartiendra à l'œuvre de Dom Bosco.

Douai, juin 1909.

Mme. HUON.

Veillez accepter la modeste somme de cinq francs pour vos petits orphelins, offrande que j'avais promise si elle m'aidait dans une entreprise.

Une fois de plus, cette bonne Mère que je n'ai jamais priée en vain m'a exaucée au-delà de toutes mes espérances; aussi je viens acquitter ma dette de reconnaissance envers ma bien-aimée Protectrice à laquelle je recommande toute ma famille.

La Chaux-de-Fonds, juin 1909.

H. V.

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice une somme de vingt francs et l'insertion dans le *Bulletin Salésien* si Elle m'obtenait la guérison de mon mari atteint d'une double broncho-pneumonie.

Cette bonne Mère m'ayant exaucée, je viens m'acquitter de ma dette envers Elle, et je la remercie du fond du cœur d'avoir sauvé mon mari.

Bruxelles, 6 juin 1909.

B. C.

\* \* \*

Je suis heureuse de venir, une fois de plus attester qu'on n'a jamais recours en vain à la médiation de la bonne Madone de Dom Bosco. Aussi est-ce de tout cœur que je la remercie et que je me dévouerai toujours, comme témoignage de reconnaissance, à lui trouver de nouveaux associés.

Diest (Belgique), juin 1909.

Anonyme.

\* \* \*

C'est le cœur plein de reconnaissance pour la Très Sainte Vierge que je vous envoie l'offrande que je lui avais promise pour vos chers petits orphelins en reconnaissance de la grande grâce qu'Elle m'a faite en guérissant d'une très grave maladie ma mère déjà fort âgée. Que Marie Auxiliatrice ajoute à sa bonté en me la conservant encore durant de longues années!

Tours, 24 mai 1909.

Ph. L.

\* \* \*

Depuis longtemps un malheureux procès menaçait notre paix domestique et nous troublait énormément. Nous avons déjà épuisé tous les moyens possibles pour arranger les choses à l'amiable, mais tous nos efforts restèrent inutiles. Dans cette perplexité, nous eûmes recours avec confiance à Marie, Secours des Chrétiens, et contre toute espérance on en vint à un arrangement vivement reconnaissants envers notre céleste Protectrice, nous lui rendons grâces de ce bienfait et nous la supplions de daigner nous conti-

nuer sa maternelle protection et nous obtenir d'autres grâces, surtout celles dont nous avons le plus besoin.

Marseille, 30 mai 1909.

F. et C. M.

\*  
\*\*

Je me hâte d'exprimer dans le *Bulletin Salésien* la profonde reconnaissance que j'éprouve pour Notre Dame Auxiliatrice qui a bien voulu m'accorder quatre grâces importantes. Je vous envoie avec joie les offrandes promises et je ne me tiens pas quitte envers ma céleste bienfaitrice. Mille fois merci à cette bonne Mère!

Malte (île de), 23 avril 1909.

M. A. C.

\*  
\*\*

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de lui faire une offrande et de demander une insertion dans le *Bulletin Salésien*, si j'obtenais une grâce que je sollicitais de sa maternelle bonté. J'ai été exaucée et je viens accomplir ma promesse, demandant à cette tendre Mère de terminer son œuvre et de nous délivrer des tracasseries que nous avons en ce moment. Ci-inclus, la somme de dix francs pour faire célébrer au plus tôt trois messes à l'autel de Notre Dame Auxiliatrice et à mes intentions.

Aoste, 27 juin 1909.

P. M.

*Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.*

Reims — N. G.: 5 fr., en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Anvers — Anonyme remercie N. D. Auxiliatrice pour la protection qu'elle lui a accordée dans plusieurs affaires temporelles.

Vesoul — Anonyme: 130 fr., pour faveur obtenue.

Ibidem. — Anonyme: 20 fr. en reconnaissance de grâces accordées.

Paris — C.<sup>se</sup> de J.: 20 fr., pour grâce importante obtenue par l'intercession de N. D. Auxiliatrice de D. Bosco.

Verrès — Anonyme: 55 fr., en reconnaissance de grâces reçues.

Saint-Nazaire — J. G.; 10 fr. en remerciements.

Valence — L. T.: 10 fr. pour réussite dans un examen.

Chartres — Mme F.V.: 20 fr. en reconnaissance d'une conversion obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Genève — D. S.: 5 fr., pour guérison.

Grenoble — N. E.: 5 fr., pour importante grâce temporelle obtenue.

Marseille — A. P.: 5 fr., en remerciements et demande de grâces.



TURIN. — La Fête du père de famille a été célébrée les 23 et 24 juin avec le même enthousiasme que les années précédentes à l'Oratoire du Valdocco. Dans les deux séances littéraires-musicales, la *Schola Cantorum* accompagnée par la musique instrumentale, exécuta la cantate de circonstance, due à la plume artistique de Dom J. B. Lemoyne. Ce fut un véritable hymne de foi au Roi de tous les siècles qui de son bras tout-puissant rassemble et conserve dans les Oratoires tant d'enfants abandonnés; un hymne filial à la Vierge Auxiliatrice qui ne cesse d'être notre tendre Mère; un hymne de gloire à Dom Bosco, triomphant dans les splendeurs des cieux au milieu de ceux innombrables qu'il a sauvés; un hymne de souhaits à Dom Rua qui renouvelle et ravive les enseignements du passé; ce fut enfin un hymne de prières pour la conservation de notre vénéré Père durant de longues et longues années.

Au cours de ces deux intéressantes séances auxquelles avaient pris part un grand nombre de Coopérateurs et Coopératrices, divers orateurs prirent la parole et furent vivement applaudis. Le baron A. Manno voulut bien annoncer lui-même à la nombreuse assemblée la formation du Comité Turinois chargé de préparer les fêtes qui auront lieu l'an prochain à l'occasion du Jubilé sacerdotal de D. Rua. S. Ém. le cardinal Richelmy a accepté la Présidence honoraire de ce Comité qui s'est déjà mis à l'œuvre.

Dans la matinée du 24, l'Association des Anciens Élèves venait présenter ses hommages et ses vœux au vénéré Successeur de D. Bosco et renouveler entre ses mains les témoignages de sa filiale reconnaissance... Quelques instants plus tard, une délégation du Cercle « Jean Bosco » offrait à D. Rua, avec ses souhaits les plus sincères, un splendide Album contenant les noms d'environ 6000 anciens élèves désinés dans le monde entier. Elle lui remettait également une somme de 2.500 francs en or, offrande de ces mêmes anciens pour la Cause de D. Bosco.....

Innombrables furent les lettres et dépêches venues d'un peu partout et traduisant les sentiments d'affection de confrères, de Coopérateurs, d'amis de l'Œuvre Salésienne, etc., etc. Mais de tous les hommages, celui qui fut accueilli par d'enthousiastes applaudissements fut la Bénédiction Apostolique que le Très Saint Père daigna envoyer au Successeur de D. Bosco, avec le conseil bien paternel *di far giudizio*, c'est-à-dire, étant donné son âge et sa santé moins que robuste, de prendre toutes les précautions afin qu'il puisse vivre de longues années pour le bien de tous....

— Dans le Consistoire du 14 juin dernier, Sa Sainteté Pie X préconisait Évêque et Prince d'Asti, S. G. Mgr L. Spandre, déjà Évêque titulaire de Ti-

bériade et depuis dix ans, l'Auxiliaire dévoué de l'Éminentissime Card. Archevêque de Turin.

Au vénéré Prêlat qui fut pendant quatre années entières un des élèves les plus estimés de notre cher Fondateur, nos souhaits les plus sincères d'un long et fécond Pontificat!

— Le 8 du même mois, le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice recevait la visite de S. G. Mgr *Sebastiano Leite de Vasconcellos*, Évêque de *Beja* (Portugal), qui désirait s'entretenir avec D. Rua. Le zélé Prêlat, avant d'être élevé à la dignité épiscopale, avait fondé dans la ville d'*Oporto* un Établissement professionnel d'Arts et Métiers, et il venait demander à notre bon Père qu'il voulut bien lui accorder quelques uns de ses fils pour en prendre la direction. Prions le Seigneur qu'il daigne envoyer de nouveaux ouvriers dans son champ, afin que nous puissions satisfaire aux justes désirs de Mgr de Béja et à tant d'autres vœux d'un peu partout...

— Le 2 juin dernier, Sa Sainteté Pie X accomplissait sa 74<sup>ème</sup> année. A cette occasion, notre vénéré Supérieur Général se faisait un devoir de présenter au Vicaire de Jésus-Christ les vœux bien filiaux et très sincères de toute la Pieuse Société Salésienne. Le Saint-Père eut l'exquise bonté de répondre à D. Rua par ce précieux télégramme :

*Très Saint Père, reconnaissant pour le filial hommage de félicitations à l'occasion de son anniversaire, accorde de tout cœur à Votre Paternité, à toutes les Maisons Salésiennes, ainsi qu'à tous les Coopérateurs et Coopératrices la Bénédiction Apostolique comme témoignage de Notre affection paternelle et gage des faveurs célestes. — Card. Merry del Val.*

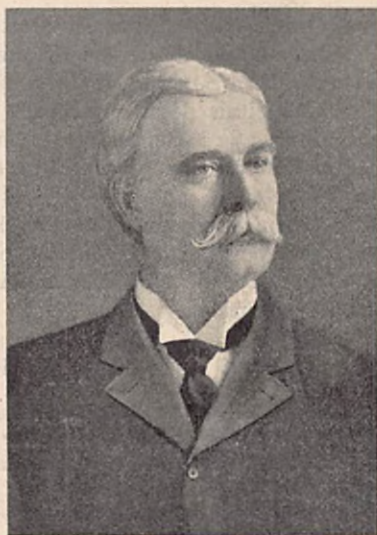
Merci, ô Très Saint Père, et que le Ciel vous conserve encore de longues années à notre amour sans bornes et pour le bien de toute l'Eglise.

**CATANE (Sicile). — Établissement S. François de Sales.** — Le 5 juin dernier, se déroulait, dans la pieuse intimité de la Chapelle intérieure, et en présence de tous les élèves et d'un certain nombre de Coopérateurs et Coopératrices, l'imposante cérémonie de l'Ordination de cinq jeunes Prêtres et de trois Diacres de la Pieuse Société Salésienne. S. Ém. le Cardinal Nava avait tenu à accomplir elle-même les cérémonies sacrées. A la tombée de la nuit et dans la grande cour de l'Établissement magnifiquement pavoisée et plus splendidement décorée encore, un nombreux public assistait à une intéressante séance littéraire-musicale en l'honneur de la Vierge Auxiliatrice et des nouveaux prêtres.....

**CAPE-TOWN (Afrique du Sud).** — Une grande kermesse de bienfaisance en faveur de l'Établissement Salésien de cette ville se tenait, le 26 mai dernier, dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville. Cette salle qui peut contenir plus de deux mille personnes était absolument comble. Le Gouverneur de la Colonie Sir Walter-Hutchinson avait bien voulu accepter la présidence de cette fête, au cours de laquelle l'Hon. Wilmot, Sénateur et Chevalier de S. Grégoire le Grand fit une très intéressante conférence accompagnée de projections lumineuses sur la Palestine. La Société philharmonique de *Capetown*, composée de 150 véritables artistes, exécuta d'une manière admirable deux chœurs de Gounod et de

Mascagni, tandis que les jeunes élèves des Religieuses Dominicaines de Rondebosch et Winberg laissaient tous les assistants sous le charme d'un chœur de Mendelssohn. La Musique instrumentale de l'École, bien connue et, qui plus est, déjà fort appréciée par toute la ville, ouvrit la kermesse par une brillante marche, se fit entendre à plusieurs reprises au cours de l'après-midi, et termina le programme par l'hymne national « *God save the King* ».

Nos remerciements les plus vifs aux organisateurs de cette délicieuse fête, tout particulièrement à l'Hon. Wilmot, ainsi qu'à tous les artistes qui prêtèrent leur généreux concours. Le profit de cette kermesse sera consacré aux nouvelles constructions qui sont impérieusement réclamées par le développement de l'Institut.



M. J. G. M. Grane.

**HAWTHORNE (New-York).** — Solennelle inauguration du « *Columbus College* ». — L'année dernière, M. J. G. M. Grane, Chevalier de l'Ordre de Christophe Colomb, désireux de commémorer le Jubilé Sacerdotal du T. S. Père, et en même temps de témoigner son admiration pour l'action éducatrice de l'Œuvre de D. Bosco, faisait don aux Salésiens de New-York d'un splendide édifice situé tout près de cette ville, dans le riant village de Hawthorne. Nos confrères avaient tôt fait d'y transporter le collège de Troy déjà connu sous le nom de Christophe Colomb, et l'inauguration solennelle en était faite le 16 mai dernier. La bénédiction des vastes locaux fut accomplie par S. G. Mgr. Diomède Falconio, Délégué Apostolique aux États-Unis, assisté de Mgr Hayes de la Cathédrale S. Patrice, représentant l'Archevêque de New-York et entouré d'un nombreux clergé auquel se mêlaient de hauts personnages de la magistrature et de l'armée.....

**SAINT-PAUL (Brésil).** — Les Écoles Professionnelles Salésiennes de cette ville ont annexé à cet



Etablissement un Patronage vraiment florissant. Le nombre des enfants qui y viennent d'une manière régulière est de plus de 500, et à certains jours il s'élève jusqu'à 700 et 800. Presque tous appartiennent au quartier ouvrier du *Bom Retiro* et ils seraient vraiment bien à plaindre si le Patronage n'existait pas. Un grand nombre d'entre eux fréquentent aussi les classes du jour ou l'école du soir et les fruits que l'on en retire sont des plus consolants.....

MEXICO. — Le nouvel Archevêque, *Mgr Mora y del Rio*, daignait, le 5 mai dernier, faire sa première visite à l'Établissement Salésien de S<sup>te</sup>. Julie. Reçu par le Comité des Coopérateurs aux applaudissements réitérés des élèves et aux sons harmonieux des instruments de musique, le vénéré Prêlat, après avoir adoré Notre Seigneur dans la chapelle, parcourut avec un vif intérêt les différents ateliers et après un modeste repas, assista à une séance musico-littéraire au cours de laquelle Supérieurs et élèves lui témoignèrent leurs sentiments d'affection vraiment filiale. Sa Grandeur tint, en quelques paroles du cœur, à manifester l'immense plaisir qu'Elle avait éprouvée en cette journée et sa vive gratitude envers D. Bosco pour le bien que font les Salésiens dans son archidiocèse.....

## VARIÉTÉS

### Quelques dates de l'histoire de l'Église.

L'an 33. « Ils mirent les scellés sur le sépulchre et y apposèrent des gardes ». (S. Mathieu, XXVI)

L'an 34. « Tous les jours le nombre des chrétiens augmentait ». (Actes des Apôtres, II).

L'an 303. *Dixième persécution*. « Au très grand empereur Dioclétien, pour avoir détruit la Religion des chrétiens ». (Inscription sur une colonne élevée en Espagne).

L'an 312. *Constantin* empereur chrétien.

L'an 361. *Julien l'Apôstat* écrase le catholicisme de ses vexations légales et de ses moqueries: « Que fait le fils du charpentier? »

L'an 363. *Julien l'Apôstat jetant une poignée de son sang vers le ciel*: « Tu m'as vaincu, Galiléen! ». C'est Jésus-Christ qu'il appelait ainsi par mépris.

L'an 1546. *Mort de Luther*. « O Pape vivant, j'ai été un fléau pour toi. Mort, je serai ta mort! » Le lendemain du jour où il écrivait cette parole, on le trouvait mort sur son lit. Voilà de cela 363 ans. La papauté vit toujours.

L'an 1758. Voltaire écrit: « Dans vingt ans, l'Infâme — c'est l'Église catholique qu'il nommait ainsi — aura beau jeu ».

L'an 1778, vingt ans après, jour pour jour, Voltaire mourait dans une crise de désespoir.

L'an 1793. Sur la proposition du citoyen Chaumette, l'église Notre-Dame de Paris est dédiée à la déesse Raison, représentée par une prostituée.

L'an 1801. Napoléon I signe le Concordat avec le Pape Pie VII.

Courage donc, catholiques de tous pays, quel que soit le nombre et quelle que soit la haine de nos adversaires, nous en viendrons à bout. Nos ancêtres en ont bien vu d'autres!

### Prenez garde à vos lectures.

*Je lis ce qu'il me plaît de lire, cela ne regarde personne.....*

— Comment! cela ne regarde ni votre père, ni votre mère, ni vos maîtres, ni votre curé! Mais à ce compte-là, quand vous tombez dans la rue et qu'un passant charitable vous tend la main; quand vous êtes en danger de vous noyer et qu'un camarade se jette à l'eau pour vous sauver, pourquoi ne dites-vous pas aussi à tous ces braves gens qui viennent se mêler et si utilement de vos affaires: « *Cela ne vous regarde pas?* »

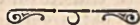
Et quand ceux qui ont pour devoir de vous instruire, de vous soutenir, de vous défendre du mal vous dénoncent votre ennemi en vous disant: « *Prenez garde à vos lectures!* », vous répondriez: « *Cela ne vous regarde pas?* ».

Ce serait leur refuser le droit qu'on accorde à peine à tout honnête homme, celui de crier: « *Au feu!* » quand la maison brûle; *casse-cou!* quand il y a du danger! Ce serait refuser à vos meilleurs amis le droit de vous rendre service. Or, vous savez, ce droit est un de ceux auxquels, de par Dieu, ils ne peuvent pas renoncer.

### L'Évangile.

Je voudrais convoquer ici un père, une mère, un homme d'État, un juge, un général, un recteur, un préfet, un marin, un industriel, un propriétaire, en un mot un conseil de gens pratiques, ayant ici-bas une responsabilité sérieuse. Nous composerions ensemble trois bibliothèques. Dans l'une, tous les nouveaux pontifes de l'avenir: Littré, Sand, Quinet, Béranger, Comte, Renan; dans l'autre, les meilleurs du passé, les sages: Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Pythagore, Zoroastre, Confucius, etc. Dans la troisième un seul livre, l'Évangile. J'en appelle à toutes les mères, à tous les rois, à tous les hommes de cinquante ans: prenant un enfant par la main, avec respect et émotion, je demande à ce concile du genre humain de me dire lequel de ces trois breuvages, je dois verser dans cette petite âme... Il n'y aura qu'un cri: l'Évangile! l'Évangile!

Mgr DUPANLOUP.



## Vie du Serviteur de Dieu

# DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.

### CHAPITRE XI.

#### Épisodes. — Beaux traits.

La pensée de gagner des âmes à Dieu accompagnait partout Dominique. Il ne disait et ne faisait rien qui ne tendit à ce but surnaturel. Instruit des principes de la bonne éducation, il n'interrompait jamais ceux qui parlaient. En récréation, lorsque ses camarades gardaient le silence, il mettait aussitôt en avant des questions d'histoire, de géographie ou tout autre sujet intéressant. Mais s'il arrivait que la conversation prit une tournure peu favorable, il la détournait adroitement par une plaisanterie, un conte, une fable, un mot pour rire, empêchant ainsi que Dieu ne fût offensé.

Son air gai, son caractère vir, le rendaient cher à ceux mêmes qui aimaient le moins la piété, et leur faisait prendre en bonne part les avis qu'il donnait de temps en temps.

Un de ses amis ayant l'intention de se masquer, Dominique usa de toute son influence pour le détourner de ce projet. « Serais-tu content, lui disait-il, de devenir tel que tu veux t'accouttrer: un long nez, deux cornes au front et un habit de charlatan? — Mais non, répondit l'autre. — Eh bien, reprit Dominique, si tu ne désires pas un semblable visage, pourquoi en veux-tu revêtir l'apparence et défigurer les beaux traits que Dieu t'a donnés? »

Pendant la récréation, un homme s'introduisit un jour au milieu des élèves et se mit à parler d'une voix si haute que tous les enfants pouvaient l'entendre. Il raconta des choses grotesques pour les attirer et les faire rire. Mais à peine se vit-il le maître de son auditoire, que le rusé fripon changea de discours. Les choses les plus saintes, les ecclésiastiques les plus vénérables furent tournés en ridicule. Quelques jeunes gens, ne pouvant supporter de telles impiétés et n'ayant pas le courage de protester, s'éloignèrent. Dominique arriva par hasard. Il n'eut pas plutôt compris les intentions de ce misérable, que foulant aux pieds tout respect humain: « Allons-nous en, dit-il à ses camarades, n'écoutez pas cet émissaire du démon, car il en veut à nos âmes ». En un clin d'œil, l'inconnu fut abandonné de tous, et il disparut sans que jamais on le revit.

En été, des enfants en assez grand nombre venaient aller se baigner aux environs de Turin, où les eaux profondes et d'un cours impétueux offrent de grands dangers. Dominique essaya de les retenir en leur racontant des historiettes amusantes, mais lorsqu'il comprit que ses efforts seraient inutiles: « Je ne veux pas vous laisser partir, leur dit-il d'un ton résolu. — Nous ne faisons pas de mal. — Vous désobéissez à vos supérieurs et vous courez le risque de mourir dans l'eau; est-ce bien?

— Mais la chaleur est accablante!

— Si vous ne pouvez supporter la chaleur de ce

monde, comment supporterez-vous les feux de l'enfer que vous cherchez à mériter? »

Touchés de ces réflexions, les petits imprudents changèrent d'avis, et après s'être mêlés aux jeux de la récréation, ils allèrent assister aux saints offices, car c'était une après-midi de dimanche.

Un certain nombre de jeunes gens de l'Oratoire formèrent une association dans le but de convertir leurs compagnons les plus indisciplinés. Dominique en faisait partie. Lorsqu'il avait des fruits, des bonbons, ou toute autre chose: Qui en veut? qui en veut? disait-il en montrant l'objet. — Moi, moi, s'écriait-on de toutes parts en courant vers lui. — Doucement, reprenait-il, je le garde pour celui qui répondra le mieux à une demande de catéchisme. Et il interrogeait les moins sages ou les plus étourdis. Si la réponse était à peu près satisfaisante, il accordait bien vite la récompense promise.

Dominique agissait encore d'une autre manière pour arriver à son but. Il jouait avec ceux qu'il désirait convertir, et lorsque la partie était très animée, il s'arrêtait tout-à-coup et priait son partenaire de se rendre à un moment donné, au confessionnal. Celui-ci, partagé entre le désir de continuer le jeu et la crainte de déplaire à son ami, faisait une promesse qu'il ne tenait pas toujours. Mais, semblable au chasseur qui poursuit sa proie, Dominique ne le perdait pas de vue; il comprenait son hésitation et lui disait: Mon pauvre ami, tu cèdes au démon qui veut te perdre! Voyons, aie un peu de courage et va te confesser; tu sentiras de quelle joie ton cœur sera rempli! — Et les douces insinuations de Savio triomphaient souvent du mauvais vouloir et des natures les plus rebelles à toute espèce de prédication.

Dans les établissements de jeunes gens, il n'est pas rare de voir les plus disgraciés de la nature, les plus ignorants ou les plus grossiers, mis de côté par leurs camarades. Ces pauvres êtres souffrent de leur isolement, lorsqu'ils auraient un si grand besoin d'être consolés. Dominique les choisissait de préférence pour amis; il les égayait dans leurs moments de tristesse et les soutenait dans leurs découragements. Les malades, connaissant sa bonté, le demandaient pour infirmier, en sorte qu'il trouvait continuellement l'occasion de pratiquer la charité envers le prochain et d'accroître ses mérites devant Dieu.

### CHAPITRE XII.

#### Son esprit de prière. — Sa dévotion à la Très-Sainte Vierge.

Parmi les dons que Savio reçut de la libéralité divine, se distinguait celui de la ferveur dans la prière. Il avait une telle habitude de s'entretenir avec Dieu que ni le lieu, ni le tumulte ne pouvaient troubler son recueillement. Il suffisait de le voir pour être édifié: immobile devant l'autel, sans s'appuyer autrement que sur les genoux, le visage tout riant, la tête un peu inclinée, les yeux baissés, l'on aurait dit un autre S. Louis de Gonzague. En l'année 1854, le comte Cays fut élu prier de la Congrégation de S. Louis, érigée en cet Oratoire. La première fois qu'il prit part à nos exercices, il vit un tout jeune enfant qui priait avec une attitude si pieuse qu'il

fut tout ravi. Dès que la cérémonie fut terminée, il voulut savoir quel était cet enfant: c'était Dominique Savio.

Il partageait presque toujours la récréation en deux parties, dont l'une était ordinairement consacrée à quelque pieuse lecture ou bien en quelques prières qu'il allait réciter avec quelques-uns de ses camarades, pour le soulagement des âmes du Purgatoire ou en l'honneur de la très sainte Vierge.

Il avait une très grande dévotion envers la Mère de Dieu, et il faisait chaque jour quelque mortification en son honneur. Lorsque le pieux enfant entra dans une église, il allait s'agenouiller devant l'autel consacré à la Madone pour lui demander la grâce de conserver son cœur pur de toute affection terrestre. Il ne regardait jamais en face les personnes du sexe différent, et ne levait jamais les yeux en allant à l'école. Quelquefois il passait devant des spectacles publics avec des compagnons qui s'arrêtaient pour les regarder, et qui étaient tellement absorbés par cette vue qu'ils ne savaient plus où ils étaient. Savio, interrogé si ces spectacles lui avaient plu, répondait qu'il n'avait rien vu. Un de ses camarades, en entendant cela, sembla se mettre en colère et lui dit d'un ton assez violent: Que fais-tu de tes yeux, puisque tu ne t'en sers pas pour regarder de si belles choses?

— Je veux m'en servir, répondit-il, pour contempler notre bonne Mère, la très sainte Vierge, quand j'irai la trouver dans le Paradis, si, avec la grâce de Dieu, j'ai le bonheur de m'en rendre digne.

Le Cœur Immaculé de Marie était de sa part l'objet d'une dévotion toute spéciale: il la priaît de lui obtenir la grâce de conserver son cœur toujours loin de toute affection impure. Marie, disait-il, je veux être toujours votre enfant; accordez-moi de mourir avant que j'aie eu le malheur de commettre un péché contraire à la sainte modestie.

Tous les vendredis, il prenait un moment pendant la récréation et se dirigeait avec quelques camarades vers l'église pour réciter la couronne des Sept-Douleurs, ou au moins, les Litanies de Marie, Mère de Douleurs.

Cette dévotion à la T. S. Vierge, il cherchait à la communiquer; et c'était pour lui le plus grand plaisir, lorsqu'il pouvait amener quelqu'un à faire en son honneur quelque pratique de piété. Un certain samedi, il avait invité un de ses condisciples à se rendre avec lui à l'église pour y réciter les vêpres de la Madone. Celui-ci s'y rendait de mauvaise grâce, alléguant qu'il avait froid aux mains. Dominique enleva aussitôt les gants qu'il portait pour les lui donner, et ils pénétrèrent tous deux dans le saint temple. Une autre fois, il ôta le manteau qui couvrait ses épaules pour le prêter à un autre afin qu'il se rendit plus volontiers avec lui à l'église. Qui donc ne se sentirait saisi d'admiration pour des actes d'une piété si généreuse.

En aucun temps Dominique ne se montrait plus fervent envers notre céleste protectrice que pendant le mois de mai. Il s'entendait avec d'autres jeunes gens pour faire chaque jour de ce mois quelque pratique particulière, en plus de ce qui s'accomplissait chaque jour en public dans l'église. Il tenait prêts un certain nombre d'exemples édifiants qu'il pre-

naît plaisir à raconter pour animer les autres à la dévotion envers Marie. Il en parlait souvent en récréation, exhortant tout le monde à se confesser et à communier plus souvent durant ce mois béni, et il prêchait lui-même l'exemple en s'approchant chaque jour de la Table eucharistique.

Un curieux épisode fera comprendre la tendresse de son cœur pour la dévotion à Marie. Les élèves de son dortoir eurent l'idée de faire à leurs frais un beau petit autel pour la clôture du mois de mai. Dominique mit beaucoup d'empressement dans cette affaire, mais lorsqu'on en vint à la somme que chacun devait déboursier: « Hélas, s'écria-t-il, nous voilà bien arrangés! pour ces affaires-là, il faut de l'argent, et je n'ai pas un centime en poche. Je veux pourtant faire quelque chose à quelque prix que ce soit ». Il va donc, prend un livre qui lui avait été donné en prix, et avec la permission du Supérieur, il retourne plein de joie, en disant: Mes amis, me voici en mesure de concourir, moi aussi, à honorer Marie; prenez ce livre et retirez-en tout le profit que vous pourrez; c'est là mon offrande.

A la vue de cet acte spontané de générosité, ses compagnons furent vivement touchés et voulurent eux aussi offrir des livres ou d'autres objets. On en fit une petite loterie dont le produit fut assez abondant pour achever de couvrir les dépenses nécessaires.

L'autel étant prêt, les jeunes gens désiraient célébrer leur fête avec le plus grand appareil. Chacun s'y employa avec zèle, mais les préparatifs n'ayant pu être terminés la veille, il fallut travailler la nuit. Moi, disait Savio, je resterai volontiers debout. — Mais comme il avait fait une maladie peu de temps auparavant, ses compagnons l'obligèrent d'aller se coucher. Il ne voulait pas se rendre à leur désir et n'alla se mettre au lit que par obéissance. Du moins, dit-il, à l'un d'eux, lorsque tout sera parfaitement disposé, viens me réveiller afin que je puisse être des premiers à admirer l'autel en l'honneur de notre bonne Mère.

## NECROLOGIE.

### M. Le Chanoine Daniel.

C'est de notre devoir de signaler à la piété de nos bien aimés Coopérateurs, le décès de l'un des plus respectables membres de notre Association, M. le Chanoine Daniel, Curé-Archiprêtre de Saint-Sauveur de Dinan.

Dès son ordination qui eut lieu le 20 Octobre 1861, il se montra prêtre dans toute l'acceptation admirable de la parole. Précepteur à Rome chez le Général Goyon, qui commandait les troupes françaises, Vicaire à la Cathédrale de S. Briec, Secrétaire à l'Evêché, il comptait parmi les ecclésiastiques les plus remarquables du diocèse, par son amour de l'étude, par sa piété et par son zèle dans le ministère sacerdotal. Aussi nul fut étonné lorsque, bien jeune encore, il fut nommé Curé Archiprêtre de Saint Sauveur à Dinan. Cette paroisse fut le vaste

champ qu'il cultiva de toutes ses forces, avec un talent peu ordinaire, et qui d'ailleurs sut bien correspondre aux soins, de son éloquent et infatigable Curé. Les titres de chanoine et de Vicaire Général honoraire à lui décernés par les Evêques de St. Brienc sont la preuve la plus évidente de l'estime dont il jouissait dans son diocèse. Doué d'une savante érudition et orateur de grande valeur, il gravit les chaires les plus renommées de France, et les oraisons funèbres, qu'il prononça dans plusieurs occasions sont restées célèbres. Ses éminentes qualités avaient attiré l'attention sur l'Abbé Daniel pour l'élever à l'épiscopat, et en effet il aurait été évêque sans l'intervention de ceux qui sont toujours en éveil pour empêcher le bien des âmes.



Mr. Daniel avait une grande vénération pour D. Bosco, il croyait vraiment providentielle l'œuvre qu'il venait de fonder, aussi dès l'année 1883 il fit tout ce qui dépendait de lui pour avoir les salésiens dans sa paroisse. Mais ce n'est que six ans après, que ses ardents desirs furent satisfaits. Les fils du Vénérable D.

Bosco, de tout temps ont trouvé dans l'Abbé Daniel un protecteur, un ami, un père. Et quelle n'a été sa peine lorsqu'il dut s'en séparer ! Mais non Mr. le Chanoine Daniel ne s'est jamais séparé des Salésiens qu'il suivit en exil avec toute son affection et dont il continua à être le plus puissant soutien.

Qu'il nous soit permis de présenter à sa famille nos respectueuses condoléances et de recommander le regretté défunt aux prières de nos chers Coopérateurs.

### Coopérateurs défunts.



#### France.

- ANGERS: M. l'abbé Vivion, ex-doyen, *Chalonnnes*.  
 BEAUVAIS: M. l'abbé Lemaire, curé, *Bitry*.  
 CAMBRAI: M. l'abbé Cattelin, *Cambrai*.  
 CLERMONT-FERRAND: M. l'abbé J. Monté-léon, *Issoire*.  
 DIJON: M. l'abbé Mairetet, *Beaune*.  
 LA ROCHELLE: M. l'abbé Desbrousses, *Saint-Fort-sur-Gironde*.  
 REIMS: M. l'abbé Crucem, curé, *Fond-de-Givonne*.  
 SAINT-BRIEUC: M. le chanoine Fr. Le Cozic, *Launion*.  
 VALENCE: M. l'abbé Omer Carrier, *Saint-Vallier*.  
 VANNES: M. l'abbé Joseph Benoît, *Saint-Jacut*.  
 LAVAL: Sœur Françoise-Marie Boulanger, Religieuse de la Visitation, *Marenne*.  
 SENS: Sœur Chrisophore, Supérieure des Sœurs de la Providence, *Ligny-le-Châtel*.



- AIX: Mme Didier, *Arles*.  
 ALBI: M. l'Amiral Galiber, *Puy-laurens*.  
 AMIENS: Mlle Caroline Glénard, *Amiens*.  
 ANGERS: Mme Salmon, *Tiercé*.  
 ANGOULEME: Mme Dupuy de Villejéous, *Aigre*.  
 BEAUVAIS: Mme Marie Asseline, *Auneuil*.  
 — Mme la vicomtesse Sabastiani, *Beauvais*.  
 BESANÇON M. Émile Collot, *Port-usr-Saône*.  
 — Mme veuve Th. Léocadie Séry, *Vesoul*.  
 CAMBRAI: Mlle Marie Coursier, *Honnecourt*.  
 — M. Jules Desurmont, *Tourcoing*.  
 CHAMBÉRY: Mlle Louise Cattin, *Chambéry*.  
 — Mlle Laurence Massonnat, *Chambéry*.  
 DIJON: Mme Henri Joliet, *Dijon*.  
 LE MANS: M. Pierre Lebailly, *Sablé*.  
 MARSEILLE: M. Eugène Bellissen, *Marseille*.  
 — M. Gustave Richard, —  
 — Mme Rostan d'Ancezone, —  
 — M. Eugène-Léon de Gasquet, —  
 — M. Arthur Richard, —  
 — Mme Sauvaire, —  
 — Mme Morique Bonaure, *Gréasque*.  
 — M. Gabriel Brondet, *Marseille*.  
 — M. Paul-Étienne Guez, —  
 — M. Victor Martin, —  
 — M. Pierre Fournier, —  
 MONTPELLIER: Mme veuve Honorine Théron, *Poussan*.  
 ORLÉANS: Mme Veillard, *Saint-Aignan*.  
 — Mlle Marie Heau, *Saint-Benoît-sur-Loire*.  
 POITIERS: M. Jaques Moine, *Parthenay*.  
 — Mlle de la Messelière, *Poitiers*.  
 — M. Jean-Louis Garnier, *Chalandras*.  
 REIMS: Mme Jacques Denaiffe, *Carignan*.  
 — M. Jacques-François Laurenty, *Douzy*.  
 SAINT-BRIEUC: Mme Paul Govet, *Dinan*.  
 — Mlle Gaubert, *Saint-Brieuc*.  
 SÉEZ: Mlle R. Cornet, *Laigle*.  
 TARBEZ: Mlle Flavie Gallerneau, *Lourdes*.  
 TOULOUSE: Mme Eugénie Sérac, *Grenade-sur-Garonne*.  
 TOURS: Mme veuve Ernous-Perdriau, *Saint-Christophe*.  
 VANNES: Mme Céline Béret, *Muzillac*.  
 — Mlle Angélique Collet, *Vannes*.  
 VERSAILLES: Mme Desjardins, *Versailles*.

#### Autres pays.

- BELGIQUE: M. l'abbé Xavier Ceuster, directeur du Pensionnat des Sœurs de la Providence, *Boom*.  
 — Mme Sœur Marie De la Ruelle, Chanoinesse Régulière de S. Augustin, *Berlaymont*.  
 — Mme Sœur Marie-Marguerite Tardy, Religieuse Fidèle Compagne de Jésus, *Graty*.  
 — Mme Joseph-Albert Vermeulen, *Anvers*.  
 — Mme Pierre de Heen, *Liège*.  
 — M. Marie-Léopold Neys, *Liège*.  
 — Mme Theunis, *Liège*.  
 TURQUIE D'ASIE: Mme Sœur Augustine, Religieuse de S. Vincent de Paul, *Constantinople*.